

JULIE HASDEU

CHEVALERIE

—
//
—

ŒUVRES POSTHUMES

DE

JULIE B. P. HASDEU

CHEVALERIE

Confidences et Canevas

PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE ET D'UNE NOTICE

PAR

MM. EMILE BOUTROUX ET LOUIS LEGER

professeurs au Collège de France.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & C^{ie}

79, Boulevard St. Germain.

BUCAREST, LIBRAIRIE SOCEC & C^{ie}

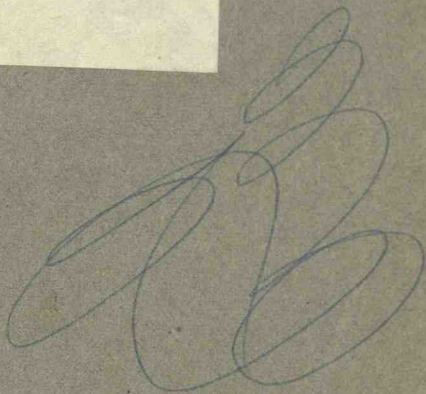
M DCCC XC

1890

Biblioteca Centrală Universitară
București

COTA 25361
Dublet

INVENTAR 399.124





Entre l'apparition de ce volume et celle des *Bourgeons d'avril*, il y a à peine l'espace de quelques mois. Je tenais beaucoup à ce que les deux volumes qui contiennent toutes les poésies de ma fille, sauf quelques fragments en vers appartenant au théâtre et quelques autres qui n'offrent qu'un intérêt plutôt biographique, fussent livrées au public presque simultanément, afin de faciliter à la critique un coup d'œil complet. Parmi les pièces comprises dans ce volume, une dizaine avaient déjà été publiées dans une revue, immédiatement après la mort du poète; le reste est tout-à-fait inédit.

M. Emile Boutroux, dont ma fille avait suivi le cours sur l'histoire de la philosophie allemande, a bien voulu m'adresser une lettre qu'il m'autorise à donner à la publicité. Je m'empresse de la mettre en tête de ce

volume, de même que la notice qu'un autre professeur au Collège de France, M. Louis Leger, vient d'insérer dans la *Revue Bleue* et dont il me permet la reproduction.

C'est aussi M. Leger qui, ayant demandé l'avis de M. Sully Prudhomme sur le premier volume de l'*Oeuvre posthume* de Julie Hasdeu, a reçu de la part du grand poète, le 22 mai 1889, ces belles lignes que je me sens heureux de pouvoir reproduire ici textuellement :

„Je suis stupéfait de la précocité de cette jeune intelligence et de ce talent déjà si sûr à un âge où les essais poétiques ne sont ordinairement encore que des tâtonnements. Jamais je n'ai reconnu plus clairement qu'en lisant les poésies de Mlle Hasdeu en quoi consiste l'aptitude au langage des vers. L'inspiration lui était donnée par la richesse et la profondeur de sa sensibilité que le commerce des lettres anciennes et modernes avait exercée par sympathie et que la vie avait éprouvée déjà ; car les âmes de cette espèce, à défaut de douleurs réelles, s'en créent d'imaginaires au spectacle de ce monde imparfait où elles se sentent captives. Mais l'inspiration ne fait pas les vers ; il faut qu'elle soit servie par toutes les ressources de l'art ; ces ressources le poète les puise dans un don inné. Il existe, je ne sais comment, dans chaque langue, une

„musique toute spéciale, merveilleusement appropriée à
„l'expression des mouvements de l'âme et qui s'organise
„spontanément comme la langue même et avec elle; les
„poètes sont les dépositaires de ce signe naturel intime-
„ment uni au signe conventionnel par un lien mysté-
„rieux. Mlle Hasdeu était l'un de ces dépositaires.
„Son talent est comparable à une fleur exquise dont
„l'éclosion a été brusquement interrompue, mais dans
„laquelle le botaniste reconnaît tous les caractères de
„la plus rare variété. Les jeunes Roumaines sont bien
„remarquablement douées, celles du moins qu'il m'a été
„donné de connaître en France par leurs entretiens ou
„par leurs écrits; je suis très frappé de leur haute cul-
„ture littéraire et du sérieux de leur esprit. Mlle Hasdeu
„a fait dans notre pays le plus grand honneur au sien.
„Je serais bien ingrat à sa mémoire si je n'y consacrais
„pas ces quelques lignes d'hommage, que je voudrais
„avoir le loisir de faire plus nombreuses; mon poème
„*le Bonheur* lui a suggéré des vers qui me sont infini-
„ment précieux...”

L'esprit de Julie Hasdeu, planant dans ces régions de félicité que les grandes âmes ont toujours présentes et qu'il ne cessa jamais de rêver durant sa traversée terrestre, ne peut ne pas ressentir un

tressaillement ineffable à ce verbe d'un Sully Prudhomme.

Hélas !

Ici-bas tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont courts.
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours

Parmi les manuscrits posthumes de ma fille, je trouve en copie une lettre envoyée de Montreux à M-me Louis Leger. Le brouillon ne porte pas de date, mais il est assurément du mois de mai 1888. Depuis lors elle n'a plus rien écrit, si ce n'est que, de temps à autre, elle faisait un effort pour relire et revoir quelques-unes de ses poésies. Comme un hommage à M. Leger, je fais suivre sa notice de cette lettre ultime, de ce dernier rayon de celle qui souriait toujours à ses amis et qui savait plaisanter au milieu des plus atroces souffrances.

Au moment de clore cette préface, je reçois le *Manuel général de l'instruction primaire* (Supplément No. 11 du 25 mai), qui contient sur les *Bourgeons d'avril* un article très sympathique de M. Alfred Gonnaud. Je me permets d'en reproduire le commencement, dans lequel il s'agit de l'impression qu'avait laissée Julie Hasdeu à ses camarades du Collège de France. Le voici :

„Un de mes jeunes amis, élève de la Sorbonne, est
„venu m’apporter l’autre jour un coquet volume de poésies,
„*Bourgeois d’avril*, par Mlle Julie Hasdeu, et m’en a re-
„commandé la lecture avec beaucoup de vivacité et d’é-
„motion. L’auteur de ce livre, m’a-t-il dit, suivait l’année
„dernière encore nos conférences de la Faculté des Lettres.
„Roumaine de naissance et Française de cœur, assez
„versée dans la connaissance des langues de l’Europe
„pour suivre indifféremment les leçons des professeurs de
„Tubingue, d’Oxford ou de Bologne, Mlle Julie Hasdeu était
„venue demander à nos maîtres de l’Université de Paris
„la science française, avec son élégance et sa clarté. Jetez
„les yeux sur son portrait, à la première page du livre;
„l’intelligence et la grâce de sa physionomie vous feront
„comprendre le charme qu’elle apportait au milieu de nos
„travaux communs, et la sympathie pleine de respect que
„nous éprouvions pour elle. Et voici que nous apprenons
„avec une stupéfaction douloureuse qu’elle est morte à dix-
„huit ans, laissant derrière elles des œuvres poétiques
„écrites en français, pleines de distinction et de délicatesse.
„La mort seule a révélé, même à ses parents les plus pro-
„ches, l’étendue d’un talent qu’elle dissimulait avec un
„soin jaloux ; c’est dans un livre posthume que nous arri-
„vent de Roumanie ces pièces d’une étonnante précocité.

„Lisez-les, et voyez si quelques-unes seraient déplacées je
„ne dis pas dans les œuvres de nos poètes vivants les plus
„distingués, mais dans celles d'Alfred de Musset ou de
„Lamartine. — J'ai suivi le conseil de mon interlocuteur,
„et je ne m'en repens pas....“

B. P. H.

Le 1 juin 1889.

LETTRE

DE

M. EMILE BOUTROUX



A Mr B. P. Hasdeu à Bucarest

Paris, 9 avril 1889.

Monsieur,

Je vous remercie profondément du témoignage d'estime que vous m'avez donné en m'envoyant les *Bourgeois d'avril* de votre chère enfant. J'ai lu avec émotion les détails concernant la vie de cette jeune fille extraordinaire, d'une intelligence si ouverte, d'une imagination si vive et si féconde, d'une âme si belle et si sincèrement éprise d'idéal. La gerbe brillante que vous offrez au public montre combien était justifiée la haute opinion que ses proches avaient conçue d'elle et quel

merveilleux ornement elle promettait d'être pour sa noble patrie, à laquelle elle était si pieusement attachée. Permettez-nous de la pleurer aussi, nous dont elle a aimé la langue et la littérature, et qui lui sommes reconnaissants de la sympathie qu'elle a témoignée à notre pays. Ses vers d'ailleurs lui font une place d'honneur parmi nos poètes. Ils ont toutes les grâces et toutes les délicatesses d'un art très distingué, et ils ont la qualité suprême : la sincérité. C'est l'élan d'une nature d'élite qui prend son vol pour fuir loin de notre monde vulgaire, indigne de la conserver. Hélas ! la sérénité sublime avec laquelle elle a vu venir la mort est aussi douloureuse qu'admirable, car elle montre quelle âme vaillante habitait en cette amante de l'idéal, et à quel point elle réunissait toutes les perfections qui font la noblesse et la grandeur de la vie.

Agréez etc.

Em. Boutroux.

LOUIS LEGER

UN POÈTE FRANÇAIS

EN

ROUMANIE



UN POÈTE FRANÇAIS

EN ROUMANIE

Julie Hasden, *Bourgeois d'avril*. — Paris, librairie Hachette.

Parmi les élèves qui suivaient l'an dernier, à pareille époque, les cours de la Sorbonne, on remarquait une jeune Roumaine à l'air modeste, aux traits sympathiques, aux yeux profonds et doux. Elle avait passé son baccalauréat ès lettres au mois de juillet 1887. Elle se préparait à affronter le redoutable examen de la licence en philosophie.

Un jour elle cessa de paraître aux cours, où ses professeurs et ses camarades avaient remarqué son application exemplaire, sa rare intelligence, son infatigable assiduité; on apprit qu'elle était gravement malade; les médecins — ceci équivalait presque à une condamnation — ordonnèrent un séjour à Montreux, puis à Madère. Mais déjà la phtisie avait fait son œuvre; Julie Hasdeu ne put pas même supporter ce climat de la Suisse romande, si clément d'habitude aux poitrinaires. Sa mère, éperdue, la ramena au pays natal; elle s'éteignit à Bucarest, le 29 septembre 1888, au moment même où les premiers vents d'automne commençaient à faire tomber les premières feuilles mortes. Dix semaines après elle aurait eu accompli sa dix-neuvième année.

C'est là une histoire bien banale, et le deuil qu'a laissé cette fin prématurée serait resté confiné dans un petit cercle de famille et d'amis, si Julie Hasdeu n'avait emporté en mourant les plus rares espérances, si elle n'avait pas laissé derrière elle des œuvres exquisés et charmantes, qui méritent de conserver sa mémoire et qui lui assurent une place d'honneur dans la famille des poètes et des penseurs trop tôt disparus, des Tonnelé, des Guérin, des Jacques Richard, des Marie Bachkirtsev.

Elle était née le 14 novembre 1869, à Bucarest. Son

père, M. Bogdan Petriceïco-Hasdeu, professeur à l'Université de cette ville, directeur des Archives du royaume, est l'un des érudits les plus profonds, l'un des écrivains les plus féconds de la Roumanie. Tour à tour historien, linguiste, publiciste, poète, auteur dramatique, il a abordé tous les genres littéraires avec une égale ardeur, presque avec un égal succès. Récemment il a entrepris de couronner sa carrière scientifique par la publication d'un grand dictionnaire national, qui sera pour la Roumanie ce que l'œuvre de Littré fut jadis pour la France. Cet homme distingué voulut que sa fille fût digne de lui; il n'eut point à forcer chez elle la nature. Julie Hasdeu avait reçu tous les dons de l'intelligence, la vivacité de la perception, la sûreté de la mémoire, la persévérance dans le travail.

Dès l'âge de neuf ans, l'enfant s'essayait à écrire des satires contre ses professeurs, qui ne lui en voulaient guère; et, au sortir des classes du gymnase de Saint-Sava, elle ébauchait un essai de drame ou de tragédie sous le charme d'une représentation théâtrale à laquelle elle avait assisté la veille.*)

*) Nous empruntons ces détails à une notice de M. Ionnesco Gion, publiée dans la *Revista noua* de Bucarest.

A l'âge de treize ans, son pays n'avait plus rien à lui apprendre; elle arrivait à Paris, suivait les cours du collège Sévigné, où la maturité précoce de sa pensée et de son style émerveillait les professeurs; puis, après avoir passé l'examen du baccalauréat ès lettres, elle abordait l'enseignement redoutable de la Sorbonne. Gracieuse, aimable et faite pour être aimée, elle menait dans le monde parisien la vie d'une ascète; à quatre heures du matin, hiver comme été, elle allumait sa lampe; studieuse, merveilleusement douée pour les arts, elle rêva un instant les brillantes destinées du théâtre; la peinture et la musique l'attiraient tour à tour, mais ce qui dominait chez elle, c'était le besoin de penser. Après avoir hésité un instant, elle se tourna vers les austères études de la philosophie.

Elle suivait les cours de MM. Carrau et Séailles. Notre regretté collègue, M. Carrau, nous disait encore l'autre jour l'impression exquise que lui avait laissée le commerce fugitif de cette âme délicate.

Mais la muse chantait en elle, et elle lui donnait les heures les plus douces et les plus intimes de sa vie d'écolier. Ces heures, elle les prenait, hélas! sur le sommeil, sur le repos, sur la santé elle-même. Cette poésie, qui a charmé sa rêveuse adolescence, l'a peut-

être arrêtée au seuil même de la vie. La flamme de la pensée brûlait dans ce jeune cerveau avec tant d'intensité qu'elle a fini par dévorer tout entiers jusqu'aux grands ressorts de l'existence.

Dès l'âge de quinze ans, au sortir du collège Sévigné, Julie Hasdeu s'était essayée à écrire des vers dans notre langue; avec quel succès, on le verra plus loin. Les maîtres dont elle s'inspirait, ce n'étaient pas ces classiques qu'on apprend à l'école; elle allait tout droit aux modernes: à Lamartine, à Victor Hugo, à Musset, à Sully Prudhomme, à Coppée. Mais ces poèmes, écrits pour elle seule et qu'elle n'a de son vivant, croyons-nous, communiqués à personne, elle les marquait d'une empreinte originale. Elle ne traduisait en vers que des impressions réelles. Elle ne savait de l'amour que ce qu'elle en avait lu chez les maîtres ou ce qu'elle pouvait soupçonner par des confidences ingénues:

L'amour au sournois regard
Est là qui nous guette,
Mais nous connaissons bien tard
Sa peine secrète...

Elle écrivait ces vers en septembre 1885; deux ans plus tard, au retour d'une soirée, elle notait les im-

pressions que venait de lui faire éprouver la vue de deux fiancés tendrement épris : „J'ai vu une de mes amiés, belle et charmante, qui venait de se fiancer à un homme de trente ans, beau, intelligent, en tout point digne d'elle. Ils étaient là tous les deux, et je les trouvais vraiment gentils. Ils avaient l'air si heureux ! Moi *qui me moque sincèrement de l'amour, ne l'ayant pas encore éprouvé*, je me disais en les regardant : Décidément ils sont heureux ! Ils sont fous, mais ils sont heureux ! Et, en rentrant, presque machinalement, j'ai composé ces vers :

S'il est vrai que les amoureux
Sont partout et toujours heureux,
En germinal comme en brumaire,
C'est qu'il n'est pas d'effroi pour eux,
Car ils ont foi dans la chimère...»

Ce scepticisme aimable n'allait pas sans une pointe de mélancolie ; comme beaucoup d'esprits supérieurs, Julie Hasdeu était timide ; elle craignait de s'épancher, elle se repliait sur elle-même, elle semblait froide et indifférente à ceux qui ignoraient les rares qualités de son cœur et de son esprit. Elle se rendait compte de l'effet que pouvait produire sur certaines personnes cette froideur apparente, elle s'en excusait auprès de ses amis

dans des vers délicats que nous regrettons de ne pouvoir citer tout entiers :

On dit qu'un cœur de femme est une étrange chose,
 Que c'est un labyrinthe où la raison se perd :
 C'est quand on le croit plein qu'il est le plus désert,
 C'est quand il est heureux qu'il semble plus morose.

.

Il souffre le premier à cacher sa douleur
 Et saigne abondamment sous son masque rieur :
 La nature l'a fait ferme et pourtant timide.

Il te faut donc mentir toujours, ô pauvre cœur !
 Va, ne sois pas honteux s'ils t'appellent perfide,
 Ta perfidie est un tribut à la pudeur.

Notre Paris, avec l'intensité de sa vie littéraire et artistique, avait conquis toute entière cette âme ardente; son souvenir poursuivait Julie Hasdeu même dans les trop rares visites qu'elle faisait à son pays natal. Dans des vers datés de Bucarest, septembre 1887, elle se plaisait à évoquer le Paris du moyen âge, la ville des escoliers, des ribauds et des moines, et à lui opposer le Paris moderne :

Où la science est reine, où tous les arts sont rois;
 Honte à qui, sans fléchir le genou, le contemple!

Mais la capitale du monde intellectuel, avec toutes ses splendeurs, n'était cependant pour la jeune Roumaine qu'un lieu d'exil; dans une pièce exquise, où l'on sent d'ailleurs l'influence évidente de M. Sully Prudhomme (*la Rose au Vase*), elle se comparait à la fleur arrachée au sol natal et qui meurt du regret des jours envolés :

Le souvenir qui la dévore,
Qui la consume lentement,
C'est l'ombre des bois qu'elle adore,
C'est l'azur chaud du firmament.

Bien plus que l'eau dont on l'arrose,
Pour retrouver son teint vermeil
Elle aimerait, la pauvre rose,
Sentir un rayon de soleil.

Telle je suis, ô fleur flétrie,
Arrachée à mon sol natal :
Je languis loin de ma patrie
Comme toi dans ton fin cristal.

A force de langueur, la rose finit par s'effeuiller tout à fait; la pensée de la mort avait de bonne heure hanté Julie Hasdeu. En mars 1888, au moment même où ceux qui l'entouraient commençaient à concevoir sur sa santé les plus graves inquiétudes et s'efforçaient de lui faire entrevoir l'espérance mensongère d'une prochaine gué-

raison, elle envisageait avec une sérénité bien rare pour son âge et son sexe l'idée de l'éternelle séparation. Est-ce bien une jeune fille de dix-huit ans qui a écrit ces vers si fermes, empreints d'une philosophie si haute et si résignée ?

Je ne hais point la vie et ne crains pas la mort,
Car la mort est féconde et source de lumière,
Ce n'est pas d'un sommeil éternel que s'endort
Le mourant qui s'affaisse en fermant la paupière.

Mais l'âme prend sa course et dans un autre monde
Va dans de nouveaux corps tour à tour aborder,
Comme une coupe-fée où l'on boit à la ronde,
Dont chacun a sa part, sans jamais la vider.

Le corps même, qui reste ici-bas solitaire,
Quand l'âme l'a quitté pour s'envoler ailleurs,
Sert encore au travail incessant de la terre,
Et ce sont nos cercueils qui la parent de fleurs.

.

„La vie, disait-elle encore dans un cahier de *Pensées* dont nous ne connaissons que de trop rares fragments, la vie, c'est une rivière qu'on traverse à la nage ; ceux qui arrivent le plus tôt à l'autre bord sont les plus heureux.“ Et la mort finissait par lui apparaître comme le but désiré ; elle chantait un véritable hymne en son honneur.

Voici des vers datés du 16 avril 1888, deux ou trois semaines avant le départ de Julie Hasdeu pour cette patrie roumaine qu'elle aimait tant, cinq mois avant le suprême départ pour cette patrie idéale dont rêvait son âme inquiète. Elle n'a même pas eu le temps de les revoir ni de les corriger. A notre avis ils méritent de prendre place parmi ce que la poésie contemporaine a produit de plus exquis et de plus élevé :

Allons mon âme, allons bien loin,
Allons dans l'invisible espace.

.

Allons-nous-en dans l'infini
De l'idéal sonder les cimes,
Errer dans les hauteurs sublimes,
Dans le ciel bleu, séjour béni...

.

O viens ! ainsi nous jouirons
Du bonheur dans sa plénitude.
Si la route nous semble rude,
A la fin nous arriverons,
Et puis là-haut nous goûterons
Le silence et la solitude.

Et nous dévoilerons soudain
L'éternel et profond mystère
Que l'infini s'obstine à taire

A l'homme qui le cherche en vain ;
 Et nous sourirons de dédain
 Aux vains systèmes de la terre !

Hélas ! ineffable tourment !
 Ame qui te sais immortelle,
 Tu voudrais bien ouvrir ton aile
 Et t'élancer au firmament,
 Mais tu ne peux — cruel tourment ! —
 Te délivrer du corps rebelle.

En vain tu prends un fol essor
 Afin de rêver solitaire,
 De rêver au problème austère
 Comme un avare à son trésor ;
 Le corps t'arrête en ton essor,
 Et malgré toi t'attire à terre.

Mais patience ! il vient un jour
 Où l'âme n'est plus prisonnière,
 Où brisant ses entraves, fière, *)

*) Dans les *Bourgeois d'avril* p. 43, ce vers est imprimé : «Où brisant ses entraves et fière». Une syllabe étant de trop, M. Leger a très bien fait de la supprimer. La faute pourtant était de moi ; en revoyant le brouillon, j'observe à présent qu'il faut lire le vers :

Où brisant son entrave et fière...

A l'occasion de cette bévue de ma part, je dois remarquer que les poésies de ma fille n'ont jamais été, de son vivant et après sa mort, soumises à la révision d'aucun poète, car elle me disait toujours : «je veux rester moi».

(Note de B. P. H.)

Elle s'élançait avec amour
Vers son aérien séjour
Pour s'y noyer dans la lumière !

O mon âme ! ayons bon espoir,
Dieu, sans doute, a marqué notre heure ;
Jamais l'éternité ne leurre ;
Un beau jour amène un beau soir ;
O mon âme, ayons bon espoir,
Car si tout passe, Dieu demeure !

C'est dans ces hautes et sereines pensées que Julie Hasdeu s'est endormie. Elle est morte de la phtisie, dit la médecine; du désir du vrai, de la soif de l'infini, dit une science plus haute et plus idéaliste.

Le charmant volume qui nous arrive de Bucarest l'a fait revivre pour ceux qui l'ont connue; il mérite d'être lu par tous ceux qui aiment la poésie élevée et sincère.

La France était pour Julie Hasdeu la patrie même de l'intelligence. Gardons pieusement le souvenir de cette jeune étrangère, qui rêvait une place parmi nos maîtres et dont le nom mérite d'être inscrit à côté des leurs.

Louis Leger.



DERNIÈRE LETTRE DE JULIE HASDEU

A Mme Louis Leger

Chère Madame,

Vous avez bien voulu, M. Leger et vous, vous intéresser à ma maladie et vous m'avez fait promettre de vous écrire le plus tôt que je pourrai. Si je ne l'ai pas fait jusqu'à présent, c'est que j'ai été d'une faiblesse extrême, et j'ai passé même plusieurs mauvaises journées et surtout plusieurs mauvaises nuits. Nous sommes d'abord descendus à Territet, à l'hôtel des Alpes, sur le bord du lac; nous y sommes restés une semaine, pendant laquelle je ressentis fortement les fatigues du voyage que je venais de faire. Sur les avis du docteur Carrard, — recommandé par le dr. Jaccoud, — nous avons

quitté Montreux-Territet et nous sommes montés à Glion, où nous sommes installées, maman et moi, depuis huit jours, dans un chalet charmant, avec terrasse, jardins tout embaumés de lilas et de sapins, et vue splendide sur le lac et les montagnes. Mon père, aussitôt après notre complète installation, est parti pour Bucarest d'où il a dû écrire à M. Leger. Depuis que nous sommes à Glion, je me trouve un peu mieux, quoique ayant la fièvre tous les soirs, et je commence à faire des promenades — oh! pas longues — et à me nourrir d'air et de soleil sur la terrasse ou dans le parc du chalet, afin de suivre à la lettre les prescriptions de M.M. Grancher et Jaccoud. Par exemple, il y a une prescription moins agréable, c'est ma cure d'arsenic : non pas désagréable en elle-même, mais par ses conséquences. Figurez-vous, madame, que pendant toute sa durée (douze mois au moins), je ne dois manger rien de vinaigré ou de piquant, aucun fruit, ni fraises, ni cerises, ni pommes, ni... enfin aucun végétal qui ne soit cuit et recuit, et pas de glaces! Et à l'hôtel on nous en sert tous les soirs! Je le dis sans modestie, il me faut un grain d'héroïsme pour regarder maman déguster ces excellentes choses... et résister à la tentation! Car je suis un peu gourmande, je l'avoue, et cela

augmente mon mérite. N'est-ce pas, madame, que je dois être „contente de moi“, comme le marquis du Misanthrope ?

Mais, bon Dieu ! je m'aperçois que je bavarde ; vous me croirez déjà guérie, et alors ma longue lettre risquera fort de n'avoir plus aucun intérêt pour vous. Je m'arrête donc ; avant de finir, je vous prie de la part de maman et de la mienne, de présenter à M. Leger l'expression de nos sentiments reconnaissants et affectueux, et d'embrasser vigoureusement M.M. André et Abel.

Veillez etc.

Julie Hasdeu.



I.

CHEVALERIE

*Le passé est poétique, par cela
seul qu'il est passé.*

(Paul Janet.)



CHEVALERIE

I.

VERS LE PASSÉ

J'étais faite pour naître au bon vieux temps passé,
En ces temps glorieux où, fier du sang versé
Pour sauver l'innocent, pour punir le coupable,
Un chevalier venait, les mains rouges encor,
Emmener dans sa tour, aux sons joyeux du cor,
Sa dame au regard adorable.

Il est allé braver, pour mériter son cœur,
Plus d'une armée altière et pleine de valeur ;
Et dans les grands tournois et les joutes sanglantes
A plus d'un adversaire il jeta son défi ;
Et de vingt ménestrels la voix n'eût pas suffi
Pour chanter ses gestes et ses luttes brillantes.

J'aurais aimé qu'ainsi l'on conquît mon amour,
Et ce vaillant héros l'eût reçu sans retour,
Et j'aurais sans effroi contemplé ses traits mâles,
Son œil fier, son nez d'aigle et son regard altier,
Et son front alourdi par les casques d'acier,
Et ses armures colossales.

Dans sa main ferme et rude ayant posé ma main,
J'aurais bravé le Sort, sans peur du lendemain ;
Et dès les premiers sons des fanfares guerrières,
J'aurais suspendu, fière, à son baudrier blanc
Sa lourde et bonne épée au manche étincelant
Et les longs poignards fins aux lames meurtrières.

Je l'aurais vu partir sans faiblesse et sans peur,
Sûre que du combat il reviendrait vainqueur ;
Et du haut des remparts admirant son cortège

De guerriers chevauchant sur des chevaux fringants,
J'aurais songé tout bas au tumulte des camps
Et prié Dieu qu'il le protège.

*visita des (reflexion)
chinois*

Cette vie héroïque et pleine de périls
Vient très souvent hanter mes rêves puérils ;
Elle est fort à mon goût, et souvent je regrette
D'être née en des temps un peu trop raffinés
Où l'on trouve l'honneur et l'amour surannés
Et dans lesquels un fou peut seul être poète.

Paris, Janvier 1886.



II.

LE VŒU d'AGNES SOREL

Di lei degno egli, e degna ella di lui...

(Arioste)

§ Il est un preux chevalier
Dans la douce France,
Au regard brillant et fier,
A noble prestance ;
Qui, n'aimant que son honneur
Et la Dame de son cœur,

Brûlant d'une sainte ardeur
Au combat s'élançe ;

S'il est un fidèle amant
Sous le ciel de France,
Qui sache aimer tendrement
Et braver la chance ;
Qui, pour plaire à son amour
Sache, à la chute du jour,
Sur le luth du troubadour
Jouer sa romance ;

Mais, quand le pays mourant
Demande vengeance,
Si ce tendre soupirant
Sait prendre la lance ;
S'il s'arrache à ses amours,
Aux tournois, aux bals des cours,
Et va lutter au secours
Du pays de France ;

Et s'il revient triomphant
Grâce à sa vaillance ;
Si son bras toujours défend

Le droit, l'innocence;
Ah! pour faire son bonheur,
Je lui donnerais mon cœur...
Mais est-il un tel vainqueur
Dans toute la France!

Paris, Juillet 1885.



III.

LE PAUVRE PAGE

Ballade

Il était une fois un page,
Humble, inconnu, mais très joyeux.
Frêle oiseau bénissant sa cage,
Il avait l'aube dans les yeux.
Ah! qu'il était heureux, ce page!
Il chantait sa vive chanson.
Comme il trouvait doux son servage!
Ah! qu'il était heureux, ce page!
Pauvre garçon!

Quand son seigneur était maussade,
Sa Dame lui disait: „viens çà!
Viens me chanter une ballade.“
Vrai Dieu, quel bon temps c'était là!
Ah! qu'il était heureux, ce page,
Folâtre et gai comme un pinson;
Près de sa Dame au doux visage,
Ah! qu'il était heureux, ce page!
Pauvre garçon!

Un jour — souvenance cruelle! —
Elle attendait son noble époux.
Le page se mit auprès d'elle
Sur un coussin, à ses genoux.
Elle lui dit: „Mon pauvre page!
Tu devras quitter ma maison.
Il te faudra plier bagage“. —
Ah! comme il a pleuré, le page!
Pauvre garçon!

Il partit donc, quitta la France;
Afin d'étourdir son chagrin,
Il prit la cuirasse et la lance
Et rejoignit son suzerain.

Il cherchait la mort avec rage
Et se battait comme un démon.
Il périt, à la fleur de l'âge ...
Chacun pleura le petit page :
Pauvre garçon !

Pages, que caressent les dames
Et qu'elles pressent sur leur cœur,
Gardez-vous de livrer vos âmes
A leur jeu cruel et moqueur !
Car l'Amour n'est pas de votre âge
Et vous fait perdre la raison :
Pour passer vos jours sans orage
Souvenez-vous du petit page ...
Pauvre garçon !


Paris, Juin 1885.



IV.

CHANSON DU BRAVE ARCHER

Imité de Walter Scott.

 brave archer, honneur de l'Angleterre!
Bien des vainqueurs, j'avais su les braver;
Mais en cherchant et sur mer et sur terre
Meilleur archer que toi n'ai pu trouver.
Fils de l'Ecosse, oui, pour toi je suis née;
Dans les dangers que tu pourras courir,
A toi je veux unir ma destinée,
Je veux pour toi vivre et mourir.

Regarde-moi, brave archer, je suis belle:
J'ai le teint brun, mais le regard altier.
Veux-tu m'aimer? Ne serai point cruelle,
Et t'aimerai plus qu'aucun chevalier.
Mettant ma main dans ta main basanée,
Je te suivrai partout et sans frémir;
A toi je veux unir ma destinée,
Je veux pour toi vivre et mourir.

Paris, Juillet 1885.



V.

MARGUERITE D'ECOSSE

Fragment.

. *tra li luzzi sorbi*
Si disconvien fruttare al dolce fico...

(Dante.)

Eh bien, je suis malade; oui, je souffre dans l'âme.
Mon cœur est un foyer où s'éteint toute flamme.
Mais ne m'accablez pas de vos soins superflus . . .
Je fais fi de la vie, et ne m'en parlez plus!

Ce que je vois autour de moi, tout me dégoûte;
La coupe du malheur, j'ai pu la vider toute,

Et sans mourir encor, mais désirant la mort,
La mort, sommeil paisible où le juste s'endort
Fatigué d'avoir vu, dans le siècle où nous sommes,
Les crimes qu'ont commis non des loups, mais des hommes.

Hommes! méritez-vous ce nom digne et sacré?
Vous, qui pouvez descendre au plus lâche degré
De vice, d'impudeur, d'opprobre et d'infamie . . .
Oh! ne m'en parlez plus, je fais fi de la vie!

Hommes qui, quand la France gémit en prison,
Ne songez qu'à couper des têtes à foison . . .
Hélas! j'en ai trop vu! C'est assez! J'en suis lasse!
Mort, soyez bienvenue! Ah! Dieu fit une grâce
Aux hommes, que vraiment ils ne comprennent pas,
De leur donner, dans leurs misères, ici-bas,
Réparant de leur sort la cruelle injustice,
La Mort, la grande Mort, sainte libératrice!

.

1887.




VI.

PETRARQUE A LAURE

*Je demande : es-tu là, doux être évanoui ?
La prunelle dit : non ; mais l'âme répond : oui.*

(V. Hugo.)

 toi, qui fus la joie et l'orgueil de ma vie,
O Laure ! avec ardeur je t'ai toujours servie.
Dieu, qui fit un parfum pour la rose d'été,
Fit mon amour si pur pour ta chaste beauté.

L'amour qui nous unit, nul ne peut le comprendre.
Est-il rien de si doux, dites ? rien de si tendre ?
Lorsqu'on aime ainsi, l'on peut se croire au ciel.

Notre amour, plus divin que les terrestres flammes,
Fait oublier nos corps et n'unit que nos âmes :

Amour charmant où tout est miel !

Tu n'es plus, ô ma Dame, ô ma Laure adorée !
La terre a recouvert ton corps, cendre sacrée,
Chef-d'œuvre de Dieu, corps où rien ne fut impur.
Mais ton âme, planant aux sphères infinies,
Peut chanter nos amours, car elles sont bénies
Comme est béni le ciel d'azur !

Que dis-je ? Tu n'es plus ! — Pour moi tu vis encore,
Aussi belle qu'au jour où, pareil à l'aurore,
Pour la première fois ton regard m'éclaira.
La mort, qui brise tout, qui flétrit l'amour même,
Ne peut rien contre nous, puisque morte, je t'aime,
Puisque ton âme en moi vivra !

L'âme est tout : c'est le doigt de Dieu sur la nature.
L'âme ne peut mourir. Et le flot qui murmure,
Et les bois, et les monts, et l'univers, un jour
Peut-être ne seront plus qu'ombre et que fumée,
Mais nos âmes vivront toujours, ma bien-aimée,
Rendant éternel notre amour !



Que l'homme aime le beau partout, en toutes choses;
Qu'il l'aime dans les fleurs de juin à peine écloses,
Dans les bois, dans les eaux et dans le grand ciel bleu;
Dans toute action pure et droite élevant l'âme,
Dans un cœur innocent, dans une noble femme :

A la fin, il trouvera Dieu !

O toi, qui fus la joie et l'orgueil de ma vie,
O Laure ! avec ardeur je t'ai toujours servie.
Dieu, qui fit un parfum pour la rose d'été,
Fit mon amour si pur pour ta chaste beauté.

Paris, 16 Octobre 1885.



VII.

LE BON VIEUX TEMPS

Ballade.

Pens e repens, e pueis sospir . . .

(Arnaud de Marvell.)



, bon vieux temps de la chevalerie
Où l'on croyait à l'amour, à l'honneur,
Où l'on donnait son âme à la patrie,
Où pour sa Dame on mourait de bon cœur !

A sa parole un preux était fidèle
Et ses serments n'étaient jamais perdus.
Dans ses exploits, il invoquait sa belle :
Ah! ce temps-là ne sera plus!

Un chevalier respectait l'innocence.
Le faible était par son bras protégé :
Pour le défendre, il n'abaissait sa lance
Que lorsqu'enfin il le voyait vengé.⁹
Doux dans la paix, intrépide à la guerre,
Béni de ceux qu'il avait défendus,
Il aimait Dieu sans craindre sa colère :
Ah! ce temps-là ne sera plus!

Un chevalier était envers son père
Tendre et pieux, et serviteur soumis.
Prêt à mourir en tout temps pour lui plaire
Il devenait bon père, étant bon fils.
Est-il encore un fils qui sacrifie
Comme le Cid, sans regrets superflus,
A son père et son amour et sa vie ?
Ah! ce temps-là ne sera plus!

Au bon vieux temps, un preux prenait les armes,
Quittait ses biens, sa Dame et son château,
Et s'en allait, sans crainte et sans alarmes,
De Jésus-Christ délivrer le tombeau.

On aimait Dieu, la foi régnait dans l'âme
Des ignorants et des savants en *us* :
Elle emplissait tous les cœurs de sa flamme...

Ah! ce temps-là ne sera plus!

O grand Roland, neveu de Charlemagne,
Et vous, les pairs du puissant empereur!
Preux chevaliers de France et d'Allemagne,
Noble Bayard sans reproche et sans peur!
Dans vos cercueils, fantômes pleins de gloire,
Avez-vous donc enterré vos vertus?

Car il n'en reste, hélas! que la mémoire...

Ah! ce temps-là ne sera plus!

Dans notre siècle, où l'on n'a foi qu'au vice,
Où l'or remplace et l'honneur et l'amour,
Comment veut-on que la vertu fleurisse?
La loyauté ne peut se faire jour.

L'air est impur, et rien de grand n'y flotte;
L'ennui saisit tous les cœurs à vingt ans.
Quoi d'étonnant si, comme Don Quichotte,
Je regrette le bon vieux temps?

Paris, 20 Octobre 1886.



VIII.

AU CHEVALIER INFIDELE

*Tant li prumet par sun engin
Ke la blandist par sa parole,
K'ele la crut, si fist que fole...*

(Marie de France.)

Jadis tu me pressais dans tes bras avec larmes,
Jadis tu reposais ton front sur mes genoux,
Jadis tes jours coulaient près de moi pleins de charmes,
Jadis tu m'appelais d'un nom qui m'était doux.
Tu me trouvais jolie, et je l'étais peut-être,
Et puis tu me jurais d'être à moi pour jamais...
Avais-je donc si tort, réponds-moi, mon doux maître,
Avais-je tort de croire, hélas! que tu m'aimais?

J'eus trop de confiance, et je fus abusée.
Je crus en ta parole et te donnai ma foi.
Mais tu fus bien atroce pour la pauvre insensée :
Maintenant je suis seule, et tu fuis loin de moi.
Je suis punie, ô Dieu ! J'ai mérité de l'être.
Pourtant, lorsqu'à mes pieds tu priaïes et pleurais,
Avais-je donc si tort, réponds-moi, mon doux maître,
Avais-je tort de croire, hélas ! que tu m'aimais ?

*

Vous étiez jeune et beau, vous étiez noble et brave.
Bien des cœurs après vous soupiraient en secret.
Mais vous les dédaigniez, vous étiez mon esclave,
Et vous n'écoutez point leur plainte et leur regret.
Je crus en ton serment comme en la voix d'un prêtre,
J'avais vingt ans, j'étais naïve, et tu charmais...
Avais-je donc si tort, réponds-moi, mon doux maître,
Avais-je tort de croire, hélas ! que tu m'aimais ?...

Le 20 Mars 1886.

Note de B. P. H. : Cette poésie se trouve insérée sans titre et sans date dans un cahier. La date, le titre et l'épigraphe, qui s'y rapportent évidemment, sont écrits à

part sur un bout de papier. Il semblerait que l'intention primitive du poète, comme dans beaucoup d'autres cas, aurait été de faire une romance à intercaler ensuite dans quelque drame ou dans quelque roman qu'il se proposait d'écrire, peut-être dans le roman *Séphorah* dont nous reparlerons dans un autre volume.



IX.

C H I M È N E

*Lagremas e plans e plors,
So son, a l'arma, frutz e flors.*

(Folquet de Marseille.)

Assise en deuil à sa fenêtre,
Chimène, retenant ses pleurs,
Songeait à ce jour qui vit naître
Son bonheur et tous ses malheurs.

Sous son long voile d'orpheline,
Sa chevelure descendait
Comme un riche manteau d'hermine,
Et de ses flots d'or l'inondait.

Son deuil lui laissait tout son charme ;
Son cœur se brisait, et pourtant
Sa voix, où tremblait une larme,
Avait un son clair et touchant.

Rodrigue, qu'elle aimait encore,
Revenait à son souvenir ;
Et ce nom, le nom qu'elle adore,
Lui arrachait un long soupir.

Le beau nom, sur sa lèvre rose
Errait sans cesse, nuit et jour ;
Pauvre Chimène ! ah ! elle n'ose
Prononcer ce nom plein d'amour.

Et dans son chant mélancolique,
Il ne revient pas, ce doux nom :
Pour elle, il est une musique,
Une musique sans chanson !

Son père, du fond de sa tombe,
Le lui défend, elle obéit ;
Et qu'importe si elle succombe !
Son père du ciel la bénit.

Chimène, à son amour fidèle,
A son père et à son devoir,
Consumme sa vie si belle
Au fond d'un triste et vieux manoir.

Là, nuit et jour, la jeune fille,
Cachée au monde dans sa tour
Chante, appuyée à cette grille,
Son infortune et son amour!

Assise en deuil à sa fenêtre,
Chimène, en retenant ses pleurs,
Songeait à ce jour qui vit naître
Son bonheur et tous ses malheurs!

Le 13 Février 1887.



X.

PAGE ENDORMI

*Epheu und ein zärtlich Gemüth
Heflet sich an und grünt und blüht.
Kann es weder Stamm noch Mauer finden,
Es muss verdorren, es muss verschwinden . . .*

(Goethe.)

—
A M. Gaston Paris.
—

Au dehors le vent siffle et le tonnerre gronde.
Dans la salle voûtée où l'on boit à la ronde
Le seigneur est assis avec ses chapelains,
Ses guerriers, ses bouffons, ses varlets et ses nains.

Mais, fuyant leur rumeur, la jeune châtelaine
En sa chambre gothique, où l'ennui la ramène,
Brode dans son fauteuil à haut dossier sculpté.
Son riche ajustement rehausse sa beauté.
Sa robe, fin travail sorti de mains bourgeoises,
Est de velours frappé chamarré de turquoises.
Trois colliers de perles entourent son cou blanc.
Le missel ciselé d'argent pend à son flanc,
A son bras s'enroule un chapelet de reliques,
Et, sur sa chevelure aux ondes métalliques,
L'opale, l'améthyste, avec le saphir pur,
Brillent en mélangeant leur pourpre et leur azur.
Sur sa ceinture d'or le vif émail éclate
Et son doigt effilé porte un anneau d'agate.

Près de la cheminée où flamboie un grand feu
Travaille la comtesse à l'œil rêveur et bleu.
Comme pour respecter ses molles rêveries,
La fenêtre, aux vitraux peints ornés d'armoiries,
Ne laisse pénétrer qu'un demi-jour discret,
Tendre comme un adieu, triste comme un regret.

Sur un large coussin vert aux rubans orange,
Aux genoux de la dame — une sainte et son ange —

Un petit page rose et blanc s'est endormi.
Ses yeux sont clos, sa lèvre est ouverte à demi,
Comme s'il souriait à sa mère en son rêve.
Il repose, candide; et sa dame soulève
Une boucle qui sur son front se déroulait
Tandis qu'émue et grave, elle le contemplait.
L'or de ses cheveux semble une blonde buée,
Une gerbe d'épis par les vents remuée.
Sur l'épaule il a son léger manteau bleu-gris
Qu'agrafent deux dragons d'or aux yeux de rubis.
Il porte un poignard mince et long à sa ceinture,
Qui semble protéger la frêle créature.
Il a douze ans; il est noble, il est orphelin;
Il craint et fuit l'altier et sombre châtelain,
Et n'est heureux qu'auprès de sa comtesse aimée.
Et tout en admirant son profil de camée,
La châtelaine songe au triste isolement
Du pauvre enfant qui dort et sourit en dormant.

Son cœur est envahi d'une pitié profonde
Pour cet être qui n'a personne dans le monde.
Elle se dit qu'il eût mieux fait d'être son fils,
Qu'il eût fait de sa vie un riant paradis,
Et que peut-être il eût consolé sa misère

Et son morne abandon, en l'appelant sa mère.
Car elle souffre aussi; dans ce siècle de fer
Elle a connu l'ennui qui ronge comme un ver.
Son âme poétique a fui cet air si rude;
La lecture a charmé sa longue solitude;
Et loin des cris de guerre et du glas du tocsin
Elle a rimé des vers et traduit du latin.
Près d'un autel chargé de superbes reliques
— Présents d'une abbaye et d'autres basiliques —
Et sous une vitrine on voit divers écrits,
De gros in-folios, des images de prix,
Des parchemins poudreux et de beaux livres d'heur

Les enfants n'ont jamais égayé sa demeure.
Son époux s'en allait aux chasses, aux tournois;
Elle voyait partir les fringants palefrois,
Du haut de son balcon sculpté; puis, résignée,
Reprenait sa lecture un instant dédaignée.

Maintenant, à l'aspect de ce page qui dort,
Son cœur est devenu triste jusqu'à la mort.
Oh! Pourquoi cet enfant, sans mère ni marâtre,
N'est-il pas donc le sien, pour qu'elle l'idolâtre?
Hélas! ils se seraient aimés éperdument,

Sans qu'on leur reprochât ce tendre sentiment.
Ils auraient lu tous deux dans les livres qu'elle aime.
Elle en aurait pu faire un troubadour, et même
Un poète sans rival et sans compagnon,
Comme Dante à Florence et comme en Avignon
Pétrarque.

Elle aurait eu tant de joie à l'instruire !
Il n'aurait pas aimé voir les armes reluire.
Il n'aurait pas cherché de tragiques appas
Dans l'ivresse farouche et rude des combats.
Car cet enfant a l'âme ardente et délicate ;
Ses traits sont féminins sous sa toque écarlate ;
Il serait bien heureux dans cette sombre tour
S'il y trouvait parfois un doux rayon d'amour,
Et s'il pouvait entendre, en sa retraite austère,
Le chant mélancolique et tendre du trouvère.

La comtesse le sait, et, ses pleurs étouffant,
Elle penche son front sur le chétif enfant ;
Puis, d'un baiser rapide et furtif, elle effleure
Ses cheveux où ses doigts se jouaient tout à l'heure.
A ce baiser, l'enfant se réveille, attendri,
Et tendant en avant ses bras, il pousse un cri,
Le cri des orphelins dans leur céleste rêve :

„Ma mère!“

Et la comtesse en ses bras le soulève,
Lui parle doucement, comme pour l'apaiser,
Car le page, le front encor chaud du baiser,
Croit que la vision si chère se prolonge,
Et que sa mère, hélas! vient l'embrasser en songe.
Double rêve! rêve si doux! et cependant
Sitôt fini. La dame tressaille. L'enfant
Tremble et rougit, et va, le cœur plein d'amertume,
Prendre sa mandoline, et, comme de coutume,
Aux pieds de la comtesse il met son tabouret.
Puis, tous deux, avec un long soupir de regret,
Sont surpris de se voir comme avant leur chimère :

La dame sans enfant, et l'enfant sans mère!

(Bucarest, 1887.)



XI.

LA FIANCÉE DE ROLAND

*Ne placet Deu ne ses seinz ne ses angles
Après Rolland que jo vive remaigne!*

(Chanson de Roland.)

Ah! dites-moi, de grâce, veuillez dire,
N'avez-vous pas revu mon adoré?
Celui pour qui je pleure et je soupire,
Ah! dites-moi, l'avez-vous rencontré?
— Quel est celui que tu cherches, ma fille?
Est-ce un Français, un Maure grenadin?
Est-ce un enfant de la libre Castille?
Est-ce un courageux paladin?

— Oh ! trouvez-moi, trouvez-moi sur la terre
Un chevalier sans reproche et sans peur ;
Doux pour sa Dame, invincible à la guerre,
Ne combattant jamais que pour l'honneur ;
Loyal amant, à son serment fidèle,
Et généreux, bien que toujours vainqueur,
Il n'a jamais honoré qu'une belle :

Ah ! c'est lui que cherche mon cœur.

Il n'en est point qui sous sa forte armure
Puisse cacher plus d'amour, de bonté :
Son front est haut comme son âme est pure,
Il ne sait pas ce qu'est la lâcheté.
Si vous trouvez dans le monde un tel homme
Qui n'a jamais sa parole trahi,
Français, Anglais, de quel nom qu'on le nomme,
Ah ! sachez que c'est mon ami !

— Il n'était qu'un pareil héros au monde :
C'était Roland, neveu de l'empereur.
Si tu l'aimais d'une amour si profonde,
Ma pauvre enfant, je comprends ta douleur.
Roland, la fleur de la chevalerie,
Est mort : jamais on ne le reverra !...

— Roland est mort ! c'en est fait de ma vie,
Dans la tombe Aude le suivra. —

Aude à ces mots, la gentille demoiselle,
Tombe, et sa voix s'éteint dans un soupir,
Comme un oiseau qui, repliant son aile,
S'affaisse et meurt, et paraît s'assoupir.
On vit alors deux ombres dans l'espace
S'entrelacer et monter vers les cieux.
Elles semblaient un nuage qui passe
Et bientôt disparaît aux yeux.

C'étaient Roland et sa belle fiancée
Qui, dans la mort consacrant leur amour,
Avaient quitté leur dépouille glacée
Pour s'envoler au céleste séjour.
Depuis, on dit que souvent sur leurs tombes
Les amoureux, par les beaux soirs d'été,
Viennent, aux doux gazouillis des colombes
Se promettre fidélité.

Wartenstein, Août 1885.



XII.

LE JOYEUX MÉNESTREL

Ballade.

*Joglar leri,**Del salteri**Faras 10 cordas estrangir . . .*

(Giraud de Calanson.)

Je suis le ménestrel errant.
Dans ma course incessante et folle
Je vais riant, chantant, souffrant
Avec mon chien et ma viole.

Je m'arrête près des manoirs,
Et ma ballade favorite
Attire autour de moi, les soirs,

Les pages blancs, les varlets noirs,
Et puis au festin l'on m'invite.

Je m'assieds, je mange et je bois,
Et, si j'en suis prié, je chante ;
En entendant ma belle voix
Quelque demoiselle suivante

Dit à sa Dame qu'un jongleur
De gaie humeur, de bonne mine,
Les yeux brillants, la joue en fleur,
Par ses récits charme le cœur
En jouant de sa mandoline.

La Dame qui, seule en sa tour
En revenant de la chapelle,
Brodait, soupirant nuit et jour,
Auprès d'elle aussitôt m'appelle.

Elle est belle comme un ciel pur ;
La solitude la rend pâle
Et ternit son regard d'azur.
Son seigneur est hautain et dur :
C'est une lance féodale.

Elle me fait mettre à genoux
A ses pieds, comme un chien fidèle,
Puis elle me dit d'un ton doux :
„Chantez la romance nouvelle“.

Alors je me mets à chanter,
Et la noble dame soupire.
Son cœur se brise à m'écouter.
Je puis tour à tour exciter
Ou ses larmes, ou son sourire!

Son page blanc, joli garçon,
Tandis que notre châtelaine
Ecoute en rêvant ma chanson,
Ramasse un peloton de laine

Que la comtesse avait laissé
Tomber quand j'ai fait mon entrée...
Après l'avoir vite embrassé
Le fripon, rouge et l'œil baissé,
Le rend à sa Dame adorée!

Hélas! souvent j'ai consolé
L'amour de quelque noble dame!

Pour moi bien des cœurs ont brûlé,
J'ai brûlé de plus d'une flamme !

Mais, pauvre ménestrel errant,
Lorsque j'ai chanté ma ballade,
Ma sirvente, mon lai vibrant,
Qu'importe que je sois souffrant
Et que mon cœur soit bien malade !

Je chante, on me paie, et je pars,
Et je reprends ma course folle,
Bravant partout mille hasards,
Avec mon chien et ma viole !

Paris, Août 1885.



XIII.

JEANNE D'ARC

Fragment.

Que muero porque no muero!

(S-te Thérèse).

Je pleure ma jeunesse et la vie, mais ces plaintes
N'accuseront jamais ni mon roi ni mes saintes.
La Vierge m'apparut et dit: „Sauve ton roi!
„Prends la lance et le casque, obéis à ma loi!
„Ne crains rien: Dieu lui-même a béni ton épée...“
Mes voix étaient de Dieu qui ne m'a point trompée.

Oui, mes voix ont dit vrai. Consommez mon trépas!
Si je meurs, qu'importe! la France ne meurt pas.
Condamnée aujourd'hui à la mort, si j'expire,
Mes meurtriers demain m'acclameront martyr;
Et ce peuple, et mon roi, tous, en plaignant mon sort,
Se leveront en masse et vengeront ma mort.
Car ce n'est pas en vain qu'en une simple femme
Dieu mit tant de courage et tant de grandeur d'âme;
Et lorsqu'il m'enflamma de ce transport divin,
Il n'avait pas armé mon faible bras en vain!
Mes adieux sonneront l'heure de délivrance,
Et c'est en périssant que je sauve la France!
Mon arme invincible qu'on ne peut m'arracher
Et qui vous chassera d'ici, c'est mon bûcher!...

Paris, 27 Février 1887.

Note de B. P. H. Un des rêves favoris de ma fille, une idée qu'elle caressait dans ses vastes projets d'avenir, c'était d'écrire une épopée sur Jeanne d'Arc sous le titre de *La Bonne Lorraine*. Dans une de ses notices intimes de 1885, quand elle avait quinze ans, je trouve le passage suivant:

„J'avais voulu d'abord donner au poème le nom de „*Jeanne d'Arc*; mais ce nom, ainsi que celui de *Pucelle d'Orléans*, rappelait l'infortuné Chapelain et son œuvre encore plus infortunée que lui. On se rappelle toujours, „et malgré soi, les vers :

On attendait de Chapelain
Une pucelle
Jeune et belle...

„ou bien:


Vous lirez seulement ma *Jeanne* tout entière...

„Est-il possible que Dieu ait permis que le nom de „*Jeanne* fût uni à celui de Chapelain? Ce nom si noble, „si pur, si beau, si saint, le plus saint de tous „après celui du Christ, devait-il être rendu pres- „que ridicule par le contact de cet homme?...”



XIV.

LE SOUHAIT D'UNE VILAINE

i j'étais la châtelaine
De quelque noble manoir
Qui dominerait la plaine
De son donjon haut et noir,

Je porterais des torsades
D'émeraudes aux cheveux,
Je me plairais aux ballades
Des troubadours langoureux.

Dans la chapelle prochaine
J'irais prier à genoux,
Et je passerais, hautaine,
Devant mes amants jaloux.

Par mes piqueurs annoncée
J'irais, sur mon palefroi,
En chasseresse exercée
Suivre la chasse du roi.

Je porterais avec grâce
Sur le poing mon épervier,
Lançant mes chiens sur la trace
D'un ours ou d'un sanglier.

Je verrais mes jeunes pages
De mes suivantes aidés
Porter les pans à ramages
De ma robe aux plis brodés.

Je pourrais, de ma fenêtre,
Voir mes manants travailler.
Je serais faite pour être
La femme d'un chevalier,

D'un preux au mâle courage,
A l'œil fauve, au cœur romain,
Qui m'aimerait sans partage
D'un amour ferme et certain.

Il porterait la cuirasse
Et ceindrait le baudrier,
Et l'on verrait son audace
Luire dans son air guerrier.

Et quelle serait ma gloire
Si j'entendais aux tournois
Un jongleur chanter l'histoire
De ses valeureux exploits!

Mon nom serait sa devise
Ecrute sur l'étendart
Qui flotte au gré de la brise
Sur le sommet du rempart.

Et dans l'horrible bataille,
Au plus dangereux moment,
Il serait, sous la mitraille,
Le seul cri de ralliement!

Puis, mon héros, que les fées
Aurient doté sans courroux,
Viendrait mettre ses trophées
Et son âme, à mes genoux.

Mais, au sein d'une victoire
S'il recevait le trépas,
Jalouse de cette gloire,
Je ne lui survivrais pas.

Dans l'antique cathédrale
Tous deux nous reposerions,
Sculptés sur la même dalle
Avec un sphinx à nos fronts.

Paris, 1885.



XV.

LE PAUVRE ROI FOL

Ballade.

Hl était un pauvre roi fol.
Ses serviteurs, ses fils, sa femme,
Le voyant fou, prirent leur vol :
Dieu prenne pitié de leur âme !

Il resta seul en son château,
Pleurant sa fortune cruelle.
A ses pieds, son lévrier fidèle
Léchait les pans de son manteau.

Tout l'abandonnait sur la terre.
Seule, Odette, à l'œil triste et doux,
Venait se mettre à ses genoux
Et lui chantait pour le distraire.

Et quand mourut le pauvre roi,
Quand au ciel s'envola son âme,
Pour suivre son humble convoi
Il n'eut que son chien et sa Dame.

Paris, Septembre 1884.



XVI.

S I R V E N T E

*A baron, d'aut lignatge,
Val mais esser perigolatz,
Qu'el viv'aunitz e deshonzatz . . .*

(Giraud de Borneil.)

Ah! sire chevalier, paladin, duc ou comte,
On m'a fait de vilains propos sur votre compte!
Vous êtes, m'a-t-on dit, un amant déloyal.
Les vents ont emporté les serments pleins de flamme
Que jadis vous faisiez aux pieds de votre Dame:
Ah! sire chevalier, c'est mal!

Certe, il eût mieux valu pour vous que sans murmure
Vous eussiez enduré la plus grossière injure,
Que d'avoir sans pudeur terni votre écusson
En vous abandonnant aux feux d'une amour folle,
En oubliant qu'un preux doit tenir sa parole,
Sous peine de flétrir son nom.

Quoi! vous aviez promis une amour éternelle;
Il vous fallait aimer votre Dame, et pour elle
Etre prêt à lutter, pour vaincre ou pour mourir;
Et vous avez trahi votre foi, sire comte,
Trahi tous vos serments! Allez, c'est une honte,
Et vous devriez en rougir!

Comme l'on sert son Dieu, l'on doit servir sa belle.
Le chevalier poltron est amant infidèle:
Un brave chevalier sert sa Dame et l'honneur.
Dans ses combats, elle est présente à sa mémoire,
C'est elle qui l'anime et le pousse à la gloire:
C'est pour elle qu'il est vainqueur!

Coupable d'un si grand et si mortel outrage,
Vous n'avez plus ni foi, ni grandeur, ni courage;
Car vous avez commis, sire, une lâcheté.

Manquant aux nobles lois de la chevalerie,
Rien ne peut relever votre gloire flétrie :

 Votre titre vous est ôté.

Vous n'êtes plus ni preux, ni prud'homme, messire.
Honte à vous ! Vous étiez un chevalier pour rire.
Devant le ménestrel, soyez donc avili !
Courbez ce front superbe, et, mort pour cette terre,
Allez vous enfouir au fond d'un monastère :
 L'oublieux caché dans l'oubli !

Paris, Septembre 1885.



XVII.

AMOUR FIDELE

Lai du Chevalier à sa Dame.

Amans fis no viu ses greu martire.

(Sordel.)

Amour fidèle, ô noble châtelaine,
Vous porterai jusqu'au dernier soupir.
Toujours constant, je traînerai ma chaîne
En attendant que je puisse mourir.
Dans les festins, ma blessure cruelle
Se rouvre aux chants des joyeux troubadours...
Mais il n'importe: amour fidèle
Vous porterai toujours.

De ma douleur, hélas ! pour me distraire
Je cours chercher les plus nobles trépas ;
Mais la mort, sourde à mon vœu téméraire,
Est comme vous, et ne m'écoute pas.
Mon cœur éprouve une peine cruelle
A voir ainsi repousser ses amours.

Mais il n'importe : amour fidèle
Vous porterai toujours.

Paris, Juillet 1885.



XVIII.

LE MINNESINGER ET LA CHÂTELAINE

Légende gothique.

*Va sempre affissa al caro fianco ; e pen
Da un fato solo l'una e l'altra vita...*

(Le Tasse.)

Le minnesinger a charmé
La châtelaine blonde.
La Dame l'a, dit-on, aimé
De passion profonde.

Mais le minnesinger cruel
Ne voulut point entendre
Les soupirs et l'ardent appel
Que poussait ce cœur tendre.

Il vit la Dame à ses genoux
Se traîner suppliante;
Il la vit fermer ses yeux doux
Et tomber défaillante.

Même il osa — forfait hideux ! —
Se vanter et puis rire
Avec ses amis, des aveux
De l'amante en délire.

Pour se soustraire au déshonneur,
Pour éteindre sa flamme,
La Dame se perça le cœur
Et bientôt rendit l'âme.

Le minnesinger insulta
Même à sa mort tragique;
Devant le cadavre il chanta
Une chanson bachique.

Puis, pour rendre plus odieux
Son crime et sa bravade,
Dans la coupe de ses aïeux
Il but une rasade.

Alors le Seigneur le maudit
Dans sa juste colère:
Depuis, — c'est du moins ce qu'on dit —
Par l'univers il erre.

Partout un fantôme blafard
Le poursuit sans relâche:
Il fuit, échevelé, hagard;
Le spectre à lui s'attache.

Parfois, la nuit, on peut les voir,
Ces deux âmes damnées,
Aux environs du vieux manoir
Se poursuivre obstinées.

Elles fuiront longtemps ainsi
Sans repos et sans trêve;
Mais un jour Dieu, par sa merci,
Finira leur long rêve.

Le minnesinger, en fuyant
L'affreux spectre qui rôle,
Entrera, morne et suppliant,
Dans une cathédrale.

Mais pénétré dans le saint lieu,
A genoux sur la pierre,
Il ne recevra pas de Dieu
Sa grâce tout entière.

Un tombeau pour lui s'ouvrira
Sous la nef pleine d'ombre,
Et mains jointes il dormira
Dans ce sépulcre sombre.

Or, étreignant son bien aimé
La Dame féodale
Couvrira le tombeau fermé
Sous forme d'une dalle.

A jamais elle pesera
Sur le mort, écrasante;
Comme un remords, elle sera
Pour lui toujours présente.

Afin que pour l'éternité
Le fantôme implacable
Punit de sa déloyauté
Le trouvère coupable.

Paris, 1886.



XIX.

A QUOI PENSIEZ-VOUS ?

Sonnet.

Quand sur le missel vos longues paupières
S'abaissaient, amie, à quoi pensiez-vous ?
Ne prononciez-vous point dans vos prières
Mon nom que jadis vous trouviez si doux ?

Moi, tandis qu'au vent flottaient les bannières,
Je suppliais Dieu de bénir mes coups ;
Le clairon sonnait les marches guerrières :
Vers vous s'envolait mon esprit jaloux.

Pendant qu'à genoux dans votre oratoire
Vous imploriez Dieu, je cherchais la gloire
Sur mon coursier noir au fauve regard.

J'affrontais plus d'un péril : la mort même
M'apparut souvent décharnée et blême.
Pensiez-vous alors à moi, par hasard ?

Paris, Juillet 1886.



XX.

A Y M E R

Ballade.

*Mout amet torneis e sembelz,
Donas e joc, cans et aucelz
E cavatz, deport e solaz,
E tot so qu'a pros hom plaz:
Tan fon bons, non poc mellurar ...*

(Roman de Flamenca.)

H est toujours vainqueur aux tournois, aux batailles,
Aymer, le chevalier qui n'a jamais pâli.
Un cœur valeureux bat sous sa cotte de mailles.
Sa lance ne craint point la rouille ni l'oubli.

Il est de haut lignage, et ses nobles ancêtres
Ont trempé leur épée au sang des Turcomans.
Croisés, ils ont tué les païens et les traîtres.
Quelques uns ont été margraves allemands.

Riche en valeur, Aymer dédaigne les richesses.
Il ne possède au monde, hélas ! que son coursier,
Fidèle compagnon de toutes ses prouesses,
Ayant le poil du tigre et l'œil de l'épervier.

Quand le bruit d'un tambour vient frapper son oreille,
Quand il voit dans les airs s'élever un drapeau,
Quand sonne le clairon, dès que l'aube vermeille
Sur les ondes des blés met son rose manteau,

Ce cheval jette au vent son épaisse crinière,
Respire bruyamment par ses naseaux fumants,
Et de ses sabots noirs piétinant la poussière
Il secoue, hennissant, et sa croupe et ses flancs.

Quand sur le haut rempart de quelque citadelle
D'où l'œil découvre des horizons infinis,

Il entend les appels de la garde fidèle
Ordonnant de lever devant les ennemis

La lourde herse du pont mobile, et de prendre
Les armes, il se dresse, et blanchit son poitrail
D'une écume d'argent, et, prêt à se défendre,
Il montre de ses dents l'étincelant émail.

Sur son coursier, Aymer est sûr de la victoire
Quelque plein de périls que s'offre le combat ;
Son pied dans l'étrier, il vole vers la gloire
Comme un sorcier la nuit vole au lieu du sabbat.

Sa volupté suprême est d'être à la bataille,
De lutter, et d'entendre, aveuglé de sang noir,
Le sifflement aigu de l'horrible mitraille
Qui hurle à son oreille et qu'il ne peut pas voir.

Il porte un cœur d'airain comme sa forte armure.
Il aime s'enivrer de l'horreur des trépas.
Et pourtant une vierge à l'âme tendre et pure
Souvent le fait rêver et murmurer tout bas.

Il mourra sur le champ d'honneur, dans la mêlée,
Et quand se fermeront ses yeux appesantis,
Comme il fit pour Roland, dans la nuit étoilée,
L'archange emportera son âme en Paradis.

Paris, Mars 1886.



XXI.

LA FIANCÉE DU CROISÉ

*Io credea, e credo, e creder credo il vero,
Ch'amasse, ed ami me con cor sincero...*

(Arioste.)

Il part demain pour la Croisade,
Il part demain, mon fiancé.
Le roi de France étant malade
Fit un vœu : son mal est passé.
Le bon Dieu l'ayant exaucé,
Le roi perdit son air maussade,
Et voilà qu'il se fait Croisé.

Les chevaliers, dans cette enceinte,
S'assemblent aux sons des clairons ;
Tous les preux vont en Terre sainte,
Comtes et ducs et hauts barons
Portant casques et ceinturons,
Damoisels à la taille ceinte
Du baudrier d'or à fleurons.

J'ai vu cette troupe imposante.
J'ai d'abord vu mon fiancé
Qui dans sa main ferme et puissante
Tient l'étendard fleurdelisé.
Fier, il avait le front dressé :
Je l'ai contemplé frémissante,
Et le cœur d'orgueil oppressé.

J'ai vu des vibrantes épées
Les lames reluire au soleil ;
Bientôt elles seront trempées
D'un sang bouillonnant et vermeil.
Il n'est jamais long, leur sommeil !
Dans leurs gâines, inoccupées,
Elles attendaient un réveil.

J'ai vu flotter les blancs panaches
Et les cimiers au vent trembler ;
J'entendrai demain les cravaches
Cingler les chevaux et siffler.
Je ne veux pas me désoler,
Car en retroussant sa moustache,
Mon ami part sans sourciller.

C'est avec une ardeur fébrile
Qu'il étreint de son gantelet
Son drapeau flottant et mobile,
Son drapeau d'azur étoilé,
Que les flèches auront criblé ;
Mais de retour dans notre ville
Il sera plus beau mutilé.

Mon ami, d'une main pieuse,
A l'église de Saint-Denis
Portant la loque glorieuse
Devant les seigneurs réunis,
En baisera les pans bénis ;
La foule le suivra joyeuse,
Avec des noëls infinis.

Je la brodai, cette bannière,
Je la brodai pour mon guerrier.
Dieu le protège en sa carrière!
Le danger ne peut l'effrayer :
Sa cuirasse est de fort acier,
Et j'ai caressé la crinière,
Et la croupe de son coursier.

J'irai, dans ma robe de serge,
Les mains jointes et les pieds nus,
A la chapelle de la Vierge
Qui récompense les vertus
De ceux qui luttent pour Jésus ;
Et je ferai brûler un cierge
Pour ceux qui ne reviendront plus.

J'irai dans le sombre oratoire,
Et là, m'appuyant aux piliers,
Je prierai Dieu pour la victoire
Et le retour de nos guerriers ;
Quittant leurs biens et leurs foyers,
Ils vont loin pour chercher la gloire,
Ils s'en vont joyeux par milliers!

On dit que la terre sacrée
Où Jésus-Christ a son tombeau,
De tous les dons de Dieu parée
Est un pays fertile et beau.
C'est là que fut notre berceau;
Dieu préféra cette contrée;
A Moïse il en fit cadeau.

On dit que le soleil s'y lève,
Que ses rayons y sont de feu,
Et que la mer qui bat la grève
Y roule un flot de saphir bleu.
On dit que dans cet heureux lieu
Jamais l'ouragan ne s'élève,
Jamais l'été ne dit adieu.

Des balcons d'un minaret more
Parfois on entend un appel.
Aux roses lueurs de l'aurore
Il s'élançe vibrant au ciel,
Et c'est à ce cri solennel
Que la foule accourue adore
En se prosternant, l'Eternel.

Les maisons y sont aussi belles,
Avec leurs coupoles d'étain
D'où jaillissent des étincelles
Aux rayons dorés du matin.
Sous leurs pelisses de satin
Les femmes semblent des gazelles,
Mais leur cœur est dur et hautain.

Elles se couvrent leurs figures,
Ne montrant que leurs yeux taquins;
Et ces perverses créatures
Ornent leurs cheveux de sequins,
Chaussent leurs pieds de brodequins,
Et de leurs voyantes parures
Veulent éblouir nos marins.

Mais moi, je ne crains pas ces femmes;
Leur renom ne m'est point fatal.
Ennemi des actes infâmes,
Mon ami a le cœur loyal.
Revenu sur le sol natal,
L'amour réunira nos âmes
Pures ainsi qu'un pur cristal.

Mon héros vainqueur à sa belle,
Tout en la pressant dans ses bras,
Viendra faire un récit fidèle
De ses dangers, de ses combats.
Et moi, je pleurerai tout bas,
Plus fière qu'une damoiselle,
Malgré son titre et ses ducats.

Mais si, loin de sa fiancée,
Il doit périr en combattant,
De sa main sanglante et glacée
Soutenant l'étendard flottant,
Quand il tombera, palpitant,
Hélas! sa dernière pensée
Sera pour celle qui l'attend!

Et moi, s'il meurt dans la mêlée,
Hélas! qui donc m'en instruira?
L'angoisse en mon cœur troublée
Qui jamais la découvrira?
Et mes pleurs, qui les essuyera?
Je serai seule et désolée :
Ma douleur, nul ne la plaindra!

Je ne suis point de haut lignage
Pour avoir courriers et varlets
Portant message sur message
Aux guerriers de France exilés.
Au pied des châteaux crénelés
Mes parents sont dans le servage :
Leur hutte est auprès du palais.

Notre seigneur le noble comte
Part aussi, courir les hasards ;
La comtesse, à l'embrasser prompte,
L'escorte jusqu'à nos remparts,
Puis, avec ses pages bavards,
Sur sa haquenée elle monte,
Et sa joie éclate aux regards.

Ah ! si j'étais libre comme elle
Et si mon père en cheveux blancs
Ne retenait mon cœur rebelle,
A travers les déserts brûlants,
Au milieu des combats sanglants,
Je suivrais, amante fidèle,
Les bataillons étincelants.

De loin la bannière connue,
Une bannière aux fleurs de lys,
Par un bras chéri soutenue
Guiderait mes pas affaiblis.
J'oublierais et mes traits pâlis
Et ma longue course à sa vue,
Et tous mes vœux seraient remplis!

Et s'il tombait dans la mêlée,
Héros obscur, mort ou blessé,
J'irais, dans la nuit étoilée,
Retrouver son corps délaissé
Et sur mon corps l'ayant pressé,
Je serais du moins consolée
Mourant près de mon fiancé!

Mais, ô sombre pensée, arrière!
Dieu, mon refuge et mon espoir,
Exaucera l'humble prière
Qu'à lui j'adresse chaque soir.
Mon fiancé va me revoir,
Vainqueur, et me rendra plus fière
Que la comtesse en son manoir!

Il part demain pour la Croisade,
Il part demain, mon fiancé !
Le roi de France étant malade
Fit un vœu : son mal est passé.
Le bon Dieu l'ayant exaucé,
Le roi perdit son air maussade
Et voilà qu'il se fait Croisé.

Paris, 1886.



XXII.

UNE CHÂTELAINE

Sonnet à Mlle Léa Caristie Martel.

Dous me faites rêver d'un manoir féodal,
 Dans lequel régnerait en douce souveraine
 Une dame au front pur ceint du bandeau ducal
 Et dont un page blanc souleverait la traîne.

Elle aurait le port noble et le geste royal,
Et l'on devinerait, sous sa grâce sereine,
La timide candeur de son cœur virginal
Unie à la fierté superbe d'une reine.

Dans l'antique oratoire où dorment les aïeux
Mains jointes sur la pierre ou droits dans leurs armures,
Elle viendrait prier, son voile sur les yeux ;

Et dans l'allée étroite aux opaques ramures,
Elle écouterait, grave et tendre tour à tour,
L'aveu d'un chevalier loyal et plein d'amour.

Décembre, 1886.

Après la représentation de *Jacques Bonhomme*.



XXIII.

ETRE AIMÉE!

*But, oh! the choice what heart can doubt,
Of tents with love, or thrones without?*

(Thomas Moore.)

Béatrix, tu mourus à la fleur de ton âge ;
Mais l'amour du poète a su te ranimer,
Car ses pleurs et ses vers font que ta douce image
Est soustraite à l'oubli, Dante ayant pu t'aimer.

Héloïse, l'amour troubla ta chaste vie,
Cet amour d'Abeylard qui te fut si fatal :
Un couvent se ferma sur toi... Mais, c'est égal,
Béatrix, Héloïse, hélas! je vous envie.

Chimène, tu pleuras Rodrigue. Ton devoir,
Pour un cœur bien placé la plus forte chaîne,
T'empêcha d'épouser le Cid et de le voir ;
Mais lui, il t'aimait, et je t'envie, Chimène.

Oh ! se savoir aimée ! ô bonheur sans pareil !
On pleure alors, oui, mais quelles douces larmes !
Etre aimée, et mourir : ô mort pleine de charmes !
L'on meurt ensoleillé pour renaître au soleil.

1886.



XXIV.

LE LAI DES MARGUERITES

*Cascune flour a par li sa merite,
Mès je vous di, tant que pour ma partie,
Sur toutes flours, j'aïmme la Margherite...*

(Froissart.)

Il est dans nos jardins des roses,
Il est des œillets et des lys,
Et des jasmins aux teints pâlis,
Des jacinthes fraîches écloses;

Des blancs lilas, dans ces beaux lieux
Le parfum à l'amour invite;
Mais, ô ma blanche marguerite,
Il n'est qu'une fleur sous les cieux!

*

Il n'est aussi qu'un nom au monde :
C'est le nom de la fleur d'amour :
Il est riant comme le jour
Et plein de caresse profonde.
Ce nom tendre et délicieux
Qui seul à l'amour nous invite,
C'est le tien, blanche Marguerite :
Il n'est que ce nom sous les cieux!

*

Jadis par de charmantes femmes
Ce précieux nom fut porté.
Leur esprit passait leur beauté,
Leurs cœurs étaient remplis de flammes.

Dans l'humide éclair de leurs yeux
Brillait l'amour, que nul n'évite,
Comme la blanche marguerite
Brille candide sous les cieux.

*

J'en appelle à ta noble tête,
Tendre sœur du roi chevalier !
Toi qu'on ne pouvait oublier,
Toi que chanta plus d'un poète.
Par un seul regard gracieux
De tes yeux aux langueurs subites,
O Marguerite des Marguerites,
On se sentait ravir aux cieux !

*

A toi, pâle et triste Ecossaise,
Qui mis ton pur baiser de sœur
Sur la bouche du défenseur
De l'indépendance française ;

Toi qui d'un mal mystérieux,
A l'âge où l'amour nous invite,
Comme une pâle marguerite
T'endormis en rêvant des cieux!

*

A toi, reine rieuse et folle,
Margot, qui dansais dans ta cour
Aux sons du fifre et du tambour
La bourrée et la farandole !
Toi dont le front peu sérieux
Eut au moins ce charmant mérite
De rester, blonde Marguerite,
Toujours jeune et gai sous les cieux!

*

J'en appelle à toutes les belles
Qui portèrent ce nom charmant.
Volages, perfides, cruelles,
Et pourtant pleines d'agrément,

De leurs péchés on les acquitte,
Car elles ont eu de beaux yeux :
Or, femme ou fleur, la Marguerite
Etant belle, est digne des cieux.

*

Et c'est là le secret, ô femme !
De ton invincible pouvoir :
Ta beauté, reflet de ton âme,
N'en est pas toujours le miroir ;
Mais elle est ton plus grand mérite
Et malgré tes défauts nombreux,
Femme ou fleur, Rose ou Marguerite,
Ta beauté t'entr'ouvre les cieux !

15 Février 1885.



XXV.

LE CHEVALIER ET LA MORT

Légende.

*Al meu chan, neus ni glatz
No m'ajuda, ni estatz,
Ni res, mas Dieus et amors ...*

(Alphonse II d'Aragon).

Armé de pied en cap et tout bardé de fer,
A cheval sur un fier alezan d'outre mer
Qui ronge avec fureur son mors couvert d'écume,
Le comte Eude rêveur chemine dans la brume.
Depuis déjà trente ans il erre sous les cieus,
Cherchant à signaler le nom de ses aïeux :

Vainqueur dans les tournois, vainqueur dans les batailles,
Il n'a jamais senti sous sa cotte de mailles
Battre son cœur de marbre, hormis dans les combats
Où, calme, il s'en allait défier le trépas,
Semant autour de lui la crainte et le carnage.
Ce sont les jeux sanglants où se plaît son courage.
Il n'éprouva jamais la pitié ni l'amour.
La tente est son palais et son plus cher séjour.
La dame qu'il poursuit et qu'il cherche est la gloire.
Il ne sourit jamais qu'après une victoire.
Son manoir crénelé renfermant ses trésors
N'entend jamais sonner l'appel joyeux des cors;
Et dans son château-fort aux splendeurs féodales
On ne voit pas traîner des jupes sur les dalles.

Il est seul; il chemine à travers le brouillard.
Son coursier, un rival du célèbre Bayard,
L'emporte; il va. La nuit est sombre; le silence
Plonge le chevalier dans une somnolence
Qu'il ne s'efforce pas de vaincre; et doucement
Il s'endort, fatigué, seul sous le lourd firmament.
Quel est l'accablement inconnu qui l'opresse?
Il se sent dominé d'une étrange paresse;
Ses sens comme engourdis s'affaissent épuisés;

Une langueur subtile en ses membres lassés
Circule, et lentement envahit tout son être.
Il ne peut résister au mal qui le pénètre,
Et s'endort.

Dans la plaine on n'entend aucun bruit
Et dans le ciel plombé nulle étoile ne luit.
Sous son poids le cheval, sans souci, fend l'espace.
On croirait dans la nuit un revenant qui passe.
Soudain, le noir coursier, ignorant de la peur,
S'arrête, et devant lui regarde avec stupeur.
Il se cabre, il recule, il s'élançe en arrière,
Et fait flotter au vent son épaisse crinière.
Le comte Eude s'éveille en l'entendant hennir,
Et le cheval lui dit: „Maître, voyez venir
Devant nous, à travers la nuit, là-bas, dans l'ombre,
Ce spectre qui se dresse immense, triste et sombre!
Alerte, et saisissez vos armes, chevalier!
Prenez-moi votre dague et votre bouclier
Et luttons, en priant Saint-Jean, le bon apôtre,
Car nous ne savons pas reculer l'un ni l'autre!“

Le comte Eude s'apprête à lutter vaillamment.
Il brandit son épée, et soudain, écumant
De rage, son cheval vers l'ennemi s'élançe.

Mais alors, une voix à travers le silence
Cria : „Tu veux lutter contre la Mort, passant?“
Et la lune parut au ciel comme un croissant,
Et sous ses rayons blancs au tremblement de cierge
Eude vit qu'un fantôme énorme et pâle émerge
Devant lui, se dressant formidable et puissant.
„Que me veux-tu, fantôme au regard menaçant ?
Demanda le comte Eude avec sa fière audace.
Si tu connais mon nom, ma noblesse et ma race,
Tu sais que j'ai du cœur, que je ne te crains pas.
Que tu viennes d'en haut, que tu viennes d'en bas,
Parle : quel est ton nom ?"—Et la voix sépulcrale,
Légère comme un souffle et triste comme un râle,
Répondit ; mais, tandis qu'il l'écoutait songeur,
Eude sentit en lui renaître son ardeur
Et son orgueil. La voix disait : „Fils de la terre,
Je suis la Mort“.—„O Mort ! dans l'éternel mystère
Veux-tu donc m'entraîner déjà ? Bon ! Tu le peux.
Je suis prêt à partir avec toi ; mais je veux,
Avant de m'endormir du sommeil sans aurore,
Pour la dernière fois du moins, combattre encore !“
„Combattre avec qui donc ?“ dit la Mort.—„Avec toi,
Répond Eude. Luttons ! Tu me vaincras ; mais moi
J'accepte volontiers ma suprême défaite,

Puisque c'est à la Mort que j'aurai tenu tête!
Alors la Mort tira sa longue faux, et grave:
„C'est la première fois qu'un vil mortel me brave,
Dit-elle; je savais, comte, ton cœur hautain,
Mais non jusqu'à vouloir combattre le Destin.
Soit. Nous allons lutter. Je te vaincrai sans doute,
Et tu seras puni de ton audace: écoute.

Jusqu'ici pour l'amour tu n'eus que du dédain.
Ton cœur ne battait point sous ton haubert d'airain;
La pitié même, hélas! n'entraît pas dans ton âme,
Que ne pouvait toucher la beauté de la femme.
Ignorais-tu, guerrier farouche, mais pieux,
Que l'amour ouvre seul le royaume des cieux?
Que les combats sanglants, les victoires célèbres
Aux yeux de Dieu ne sont que fumée et ténèbres,
Et que, plus que ta gloire et tes exploits maudits,
Une larme t'aurait donné le paradis?
Or, ta fin étant proche, à la nuit éternelle
Dieu voulut arracher ton âme criminelle.
Il crut qu'à mon aspect, le cœur d'effroi glacé,
Tu te repentirais de ton sombre passé,
Regrettant de n'avoir, à ton heure suprême,
Le baiser d'une femme adorée et qui t'aime.

Mais ton orgueil et ta folle témérité
Ont perdu ton salut par Dieu même tenté :
Car tu viens me braver, loin de jeter tes armes.
Va ! de tes yeux enfin je veux tirer des larmes.
Si tu ne m'avais pas défiée en ce lieu,
Regarde la beauté que te destinait Dieu !
Vois, sans ta hardiesse et ta fougue insensée,
Quelle eût été ta belle et pure fiancée“.

Elle dit ; et soudain, sous la lune blafarde,
Une femme paraît : le comte la regarde.
Blanche, elle a la candeur des anges radieux.
Une douceur exquise éclate dans ses yeux,
Et son corps gracieux et délicat s'élance
Svelte et pur, comme un lys que la brise balance.
Le comte Eude examine avec attention,
Il contemple ravi sa douce vision,
Il l'admire, il s'émeut, et des larmes amères
Pour la première fois brillent sur ses paupières.
Vers elle il tend ses bras, et, tombant à genoux,
Il lui parle, et sa voix prend un ton triste et doux :
„Tu m'étais destinée, hélas ! beauté céleste,
Et puisque je te perds, que m'importe le reste !“
Mais elle disparaît bientôt à son regard.

Le comte vers la Mort se tourne alors, hagard.
„O Mort! saisis ta proie, allons! prends ta victime :
N'avoir personne aimé, c'est le comble du crime!“
Ayant brisé sa lance et son haubert d'airain,
La Mort au chevalier tendit alors sa main.
Il la suivit au fond des profondeurs funèbres.

Le cheval hennissant resta dans les ténèbres.

Bucarest, Juillet 1887.



XXVI.

C I D B I V A R

Una destealtanza, ca non la fizo alguandre.

(Poema del Cid.)



Cid Bivar, rempart de la Castille,
Comme un lion fier, brave et généreux;
L'étoile au ciel dans la sombre nuit brille,
Mais plus brillants encor sont vos deux yeux.
De tous les preux le plus doux pour sa belle,
Beau comme Amour, noble comme César,
Il n'est point d'amant plus fidèle,
Au monde il n'est qu'un Cid Bivar.

Les pairs d'Arthur et ceux de Charlemagne,
Les paladins de ce vieil empereur,
Tous les barons de France et de Bretagne
N'ont jamais eu plus d'amour pour l'honneur.
En Angleterre, en Espagne la belle,
Un plus vaillant que lui n'est nulle part.
Il n'est point d'amant plus fidèle,
Au monde il n'est qu'un Cid Bivar!

1885.



XXVII.

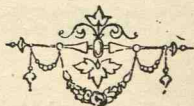
LA PRISONNIÈRE

Ballade.

Preux chevalier, aux combats de la plaine
Comme aux tournois, héros toujours vainqueur,
Prends pitié d'Alix la châtelaine,
Si la pitié fait battre votre cœur.
Oh! délivrez la pauvre prisonnière,
Noble seigneur au regard fier et doux,
Et jusqu'à son heure dernière
Elle priera, priera pour vous.

Dans ce château, par la force enfermée,
Ah! je soupire après l'air et le jour.
Que je voudrais par une main aimée
Etre rendue à la vie, à l'amour!
Vous écoutez, je le vois, ma prière;
Mon beau seigneur, soyez donc mon époux,
Et jusqu'à son heure dernière
Alix ne vivra que pour vous, pour vous!

1885.



XXVIII.

S I X S Œ U R S

Fragment.

*Quan la doss' aura venta
Deves vostre pais,
M'es veiaire qu'ieu senta
Odor de paradis ...*

(Bernard de Ventadour).



Danube, en roulant tes eaux toujours nouvelles,
Ne va pas oublier les jeunes sœurs jumelles,
Les six charmantes sœurs qu'en ton cours sinueux
Tu baignes de tes flots qui reflètent les cieux!

Demande à l'Alouta retentissant dont l'onde
S'unit en écumant à ta vague profonde,
A l'Alouta, le blond enfant capricieux
Qui coule tantôt clair et tantôt soucieux,
Où donc il prend sa source, et quelle est la montagne
D'où jaillit ce torrent inondant la campagne?

L'Alouta, dans son lit rocailleux et doré
Qu'aux palais de cristal les fées ont préféré,
Te répondra sans doute avec sa voix sonore :

— La montagne où je nais et que le soleil dore
Est un des pics blafards de neige et nébuleux
Des Carpathes, vieux monts géants aux sommets bleus.
Les Carpathes, dressant ainsi que des murailles
Leurs crêtes vers les cieux, défendaient aux batailles
Et protégeaient de leurs rochers âpres et nus
Les Roumains abrités dans leurs bois chevelus.
Valaques, Transylvains, Témessiens, Moldaves,
Cherchant la liberté, fuyant le nom d'esclaves,
Ecrasés par le nombre, entourés d'ennemis,
Demandaient un asile aux vieux monts, seuls amis
Qui leur tendaient, hélas! encor les bras au monde.
C'est là qu'ils cachaient dans quelque grotte profonde

Leurs biens les plus chéris, leur femme, leur enfant :
 Souviens-toi du Carpathe, ô fleuve triomphant !
 Car, ô Danube ! Il a, ce mont petit sur terre,
 Le mérite d'avoir protégé la misère.
 Il est altier, il est libre et compatissant ;
 Il a vu ses torrents souvent rouges de sang,
 Et souvent mes flots bleus coulant dans la prairie
 S'empourprèrent de flots versés pour la patrie !

Ainsi dit l'Alouta, qui roule un sable d'or
 Dans son onde plissée où le poisson s'endort...

.

Note de B. P. H. C'est tout ce qui reste d'un poème
 historique sur la Roumanie.



XXIX.

IL EST PARTI!

Il est parti! quelle terre étrangère,
Va posséder celui qu'aime mon cœur?
Il a quitté sa timide bergère,
Il veut trouver gloire, richesse, honneur.
Pauvre bergère, hélas! ta douce vie
Ne sera plus qu'un tissu de douleur.
Il a quitté sa belle amie
Celui que désire mon cœur!

O belle France, ô noble et douce terre,
Dis-moi, va-t-il vers toi, mon bien-aimé?
Est-il chez toi, fière et sombre Angleterre?
Dans quel château se voit-il enfermé?
A son retour, sous la terre endormie
Il trouvera celle qu'aime son cœur.
Elle mourra, sa belle amie,
Loin de son bien-aimé vainqueur!

Paris, Octobre 1885.



XXX.

LE CAVALIER NOCTURNE

*Mot l'es ops, sapcha sofrir
Qui vol a gran honor venir...*

(Arnaud de Marveil.)

Sur ton coursier ailé,
Bel inconnu qui passes,
Dans le sentier voilé
Qui peut suivre tes traces ?

Les spectres vont le soir
Danser sur la bruyère :
Arrête, ou crains de voir
Leur troupe singulière !

Comme ils t'enlaceront
Entre leurs bras livides !
Ils t'envelopperont
De leurs linceuls rigides.

Alors tu sentiras
Comme une froide mante
L'étreinte de leurs bras
Te glacer d'épouvante !

Ah ! crains les lutins verts
Qui vont cherchant fortune ;
Crains les antres déserts
Parmi la forêt brune.

Cavalier, crains encor
La voix enchanteresse
D'une ondine aux crins d'or,
Aux regards pleins d'ivresse.

N'entends-tu pas sa voix
Chanter, pure et sereine ?
Fuis-la, si tu m'en crois,
Hélas ! fuis la sirène !

Car, aux moëlleux accords,
Aux sons de sa cithare,
Ne dansent que les morts
Sortis du noir Tartare!

Ah! je tremble pour toi.
Ecoute un peu ma plainte.
Quel es-tu, dis-le moi,
Toi qui marches sans crainte?

— Je passe, en mon chemin
Affrontant la tempête:
Guidé par le Destin,
Nul danger ne m'arrête.

Je ne crains point la mort,
Car ma route est bénie.
Je suis l'élu du sort:
Mon arme est le génie.

Mon regard dans la nuit
Perce les voûtes sombres,
Comme un flambeau qui luit
Pour dissiper les ombres.

Va donc! et ne crains pas
Qu'un fantôme m'entraîne,
Que j'écoute ici-bas
Le chant d'une sirène.

Plus haut! Plus haut toujours!
Plus haut! c'est ma devise.
Arrière les amours
Que le vulgaire prise!

Tu veux savoir mon nom,
Mon nom et mon histoire?
Je suis l'Ambition
A cheval sur la Gloire!

Paris, 13 Mars 1887.



XXXI.

LA VIERGE AU MANTEAU

Jésus subissait les tortures,
Sans un soupir, sans un regret :
Pour accomplir les Ecritures,
A tout souffrir il était prêt.

Mais, si la couronne d'épine,
Si les coups et les cris moqueurs
A cette victime divine
Ne purent arracher des pleurs ;

Quand sur sa poitrine meurtrie
On déchira ses vêtements,
Il baissa la tête, et Marie
Poussa de longs gémissements.

S'élançant vers la croix sainte,
La Vierge ôta son manteau bleu
Et, avec une tendre plainte,
Elle en couvrit le fils de Dieu.

Et Jésus lui dit : „Merci, femme!“
Puis, voilé du manteau sacré,
Fermant les yeux, il rendit l'âme.
Marie alors n'a plus pleuré.

Paris, 26 Décembre 1885.



XXXII.

MARTHE ET MARIE

Evangile d'après St. Luc.

*Car paraula que fruch non porta
A si ni ad autre, es paraula morta...*

(G. Olivier d'Arles).

Jésus vint voir un jour Marthe et sa sœur Marie.
Marie à ses genoux, attentive à sa voix,
Ecoutait sa touchante et douce causerie
Comme un poète écoute un oiseau dans les bois.
Pendant qu'elle songeait, muette et recueillie,
Aux paroles tombant des lèvres du Seigneur,

Comme on songe, en voyant une rose cueillie,
Au temps qui passe et fuit et fauche le bonheur,
Marthe arriva, portant un vase plein d'eau pure,
Affairée, et plaçant sur la table du pain,
Quand elle vit Marie en son humble posture :
„O Maître, dit-elle, je me fatigue en vain,
Je me fatigue en vain à finir mon ouvrage,
Et ma sœur reste assise, et me laisse courir.“
Le Maître répondit : „Marie est la plus sage.
Marthe ! Marthe ! tu crois plus qu'elle me chérir...
L'éternité bénit ce que le moment blâme.
Marie a pris la part la meilleure : mon âme !

Paris, Septembre 1885.



XXXIII.

PARIS D'ANTAN

Diex gart Paris de mescheance...

(Rutebeuf).

§ Souvent, les soirs d'hiver, je me transporte en songe
Dans le Paris d'antan, aux siècles envolés;
Et ce rêve me plaît tant, que je le prolonge,
Et que je me crois vivre en ces temps reculés.

Je vois, au Moyen-Age, avec ses tours gothiques,
Ses balcons en saillie et ses clochers pointus,
La rue étroite et noire, étalant ses boutiques
Où l'on entend le son argentin des écus.

Des dames en costume élégant, dont un page
Porte la lourde traîne, y croisent des seigneurs
Cachant dans leur manteau de velours leur visage
Et prenant crânement de petits airs vainqueurs.

Des femmes, le missel pendant à leur ceinture,
Vont, au bras de bourgeois heureux et rondelets;
Puis, des moines pieds-nus, avec robe de bure,
Des abbés se signant de leurs doigts potelés.

Je les vois défiler sous mes yeux; mais la rue
Soudain s'emplit de bruit: son silence est troublé,
Car dans un coin, devant une foule accourue,
Un jongleur fait ses tours de force et chante un lai.

Alors, je vois s'ouvrir les fenêtres à grilles,
Et paraître aux balcons sculptés des carrefours,

Dans leur corset de soie étroit, des jeunes filles,
Leurs cheveux retenus par des nœuds de velours.

Sur les ponts, j'aperçois des mendiants sordides :
Aveugles et lépreux, goitreux, estropiés ;
Puis, sur le quai, le Louvre et ses grandes cours vides
Avec ses tours et ses vitraux armoriés.

Soudain, devant l'Eglise, au parvis Notre-Dame,
Gringoire à son mystère en vers me fait courir ;
Je vois pleurer la Vierge et Jésus rendre l'âme,
Et Judas, torturé de remords, se mourir.

J'assiste à Pathelin, j'applaudis des soties.
Puis, je vais, traversant les incultes trottoirs,
A la Sorbonne, entendre, hélas ! les homélies
De ses graves docteurs coiffés de bonnets noirs.

Du gai quartier latin je parcours les ruelles.
Je vois les étudiants, les habits déchirés,
Nourris de haricots et chantant des cruelles
Sur la paille dormir, de Virgile enivrés.

Et pour finir ma course à travers la grande ville
Avant le couvre-feu, comme je le voudrais,
J'entre, le cœur serré d'une angoisse fébrile,
Dans l'église prochaine, à Saint-Germain-des-Prés.

Là, sous l'éclat tremblant des cierges, prosternée
Dans l'ombre de la nef, devant le saint autel,
La foule prie avec ferveur, tête inclinée,
Invoquant à genoux le nom de l'Eternel.

Chevaliers et soldats, vilains et châtelaines,
Bourgeoises et seigneurs, mendiants et bourgeois
N'ont qu'un même penser : c'est d'alléger leurs peines,
Et tournent leur esprit vers Dieu tous à la fois !

Et l'orgue, répandant des torrents d'harmonie,
Semble prêter sa voix à toutes ces douleurs,
Pour implorer du ciel la douceur infinie
Et pour traduire à Dieu le secret de ces pleurs!...

Ici mon rêve cesse, et Paris se présente
A mes yeux tel qu'il est aujourd'hui : plein de bruit,

De vie et de rumeur, une ville imposante
Qui brille comme un phare éclatant dans la nuit.

Princesse des cités et du progrès le temple,
Où la science est reine, où tous les arts sont rois :
Honte à qui sans fléchir le genou le contemple !
— Pourtant, je préférerais le Paris d'autrefois.

Paris, Septembre 1887.



II.

CONFIDENCES

*Dichter ist umsonst verschwiegen,
Dichten selbst ist schon Verrath.*

(Goethe.)




CONFIDENCES

XXXIV.

QUINZE ANS

Gioventù, primavera della vita!

uinze ans! A cet âge heureux
Maintes jeunes filles
Errent dans les chemins creux
Et sous les charmilles.

Elles vont à pas menus,
Fraîches et rieuses,
Chantant leurs chants ingénus
De leurs voix joyeuses.

Les vieux bois sont rajeunis
A leur bavardage,
Pareil aux concerts des nids
Sous l'épais ombrage.

Et voici ce qu'aux forêts
Dit leur voix mutine,
Jetant aux échos discrets
Sa note argentine :

„Salut au printemps charmeur,
Salut à l'Aurore !
Nous sommes sœurs de la fleur
Que mai fait éclore.

Quand mai fait tout reflourir
Nous aimons la terre,
Mais sans vouloir découvrir
Son profond mystère.

L'Amour au sournois regard
Est là qui nous guette :
Mais nous connaissons bien tard
Sa peine secrète.

Amour, nous avons quinze ans,
Et c'est le bel âge ;
Nous rions des jeunes gens
Au pâle visage,

Qui soupirent nuit et jour
Après une femme,
Invoquant le blond Amour
Et remplis de flamme !

Nous rions des yeux cernés
Et mouillés de larmes
Des jeunes infortunés
Percés par tes armes.

Les oiseaux qui dans les cieux
Et sous la ramée
Roucoulent, mélodieux,
Pour leur bien-aimée,

Nous font rire, Amour jaloux,
Mais comme des folles,
Car nous nous moquons de vous
Et de vos paroles!

Si tu veux cueillir des fleurs,
Jeune Amour volage,
Avec mes rieuses sœurs
Viens dans le bocage!

Nous saurons te désarmer
Et te fuir, alertes,
Si tu nous parles d'aimer
Sous les feuilles vertes.

Ne crains pas de notre appel
Ni piège ni ruse :
Ton soupçon continuel,
Enfant, nous amuse.

Souvent tes adorateurs
Sont faux, infidèles,
Et de leurs serments menteurs
Abusent les belles.

Mentir, c'est ton art maudit
Et c'est ta science;
Dans ton royaume, on ne dit
Jamais ce qu'on pense.

Nous ne savons pas cet art,
O Dieu plein de flamme !
C'est pourquoi notre regard
Reflète notre âme.

C'est pourquoi, les yeux ouverts
Dans notre innocence,
Nous regardons l'univers
Avec confiance.

Blond Amour aux traits perçants,
Tu produis des larmes :
Mais ce n'est pas à quinze ans
Que l'on craint tes armes !"

Paris, Septembre 1885.




XXXV.

NE ME DÉFENDS PAS DE PLEURER...

Pleure afin de savoir!...

(V. Hugo.)

e me défends pas de pleurer
Si j'ai le don des larmes.
Pleurer, déjà c'est espérer;
C'est avoir moins d'alarmes!

Ne sais-tu donc pas que les pleurs
Sont à l'âme brisée
Ce qu'est à de mourantes fleurs
Une fraîche rosée ?

C'est un dernier soulagement
Du cœur qui désespère ;
C'est son épanouissement
Quand la douleur le serre.

Pleurer, déjà c'est espérer,
C'est avoir moins d'alarmes.
Ami, laisse-moi donc pleurer
Si j'ai le don des larmes.

Paris, Février 1886.



XXXVI—XXXVII.

LA ROSE AU VASE

*Avant le temps tes tempes fleuriront ;
De peu de jours ta fin sera bornée ;
Avant le soir se clorra ta journée ;
Trahis d'espoir, tes pensers périront...*

(Ronsard.)

Dans ce cristal plein d'une eau fraîche
Sur un guéridon, loin du feu,
La pauvre rose se dessèche
Et regrette son grand ciel bleu.

Sa pâle corolle s'effeuille
Tristement sur le tapis d'or ;
On voit se replier sa feuille
Qu'un vert léger colore encor.

C'est en vain qu'une main amie
S'efforce de la ranimer :
Rien ne guérit son accalmie,
Rien ne saurait plus l'enflammer.

C'en est fait : il faut qu'elle meure
Du regret des jours envolés,
Dans cette superbe demeure,
Dans l'air étouffant d'un palais.

Le souvenir qui la dévore,
Qui la consume lentement,
C'est l'ombre des bois qu'elle adore,
C'est l'azur chaud du firmament.

Bien plus que l'eau dont on l'arrose,
Pour retrouver son teint vermeil
Elle aimerait, la pauvre rose,
Sentir un rayon de soleil !

Telle je suis, ô fleur flétrie,
Arrachée à mon sol natal.
Je languis loin de ma patrie
Comme toi dans ton fin cristal!

Paris, Janvier 1886.

Note de B. P. H. Ecrit sur un bout de papier, nous trouvons le premier brouillon d'une autre poésie, non revue et non terminée, intitulée :

ROSE FLÉTRIE

Rose flétrie
Dans la prairie,
O pauvre fleur,
O fleur chérie,
Tu gis sans vie
Et sans couleur!

Te voilà morte,
Le vent t'emporte
Vers d'autres lieux!

Ainsi tout passe
Et tout s'efface,
Tout sous les cieux!

Le temps s'envole,
Même il nous vole
Le souvenir :
Bonheur, tristesse,
Tout fuit sans cesse
Sans revenir!

.

Wartenstein, Août 1885.



XXXVIII.

AMOUR MATERNEL

*A Mother's Love, how sweet the name!
What is a Mother's love?*

(J. Montgomery).

Les enfants, depuis peu descendus dans nos fanges,
Se rappellent encor qu'ils ont été des anges :
Ils regrettent le ciel qu'ils ont abandonné.
Pour leur faire oublier ce monde fortuné
Et pour les consoler de leurs douleurs amères,
Dieu leur donne l'amour et le regard des mères.

Non, non, ces pauvres créatures
Que vous avez mises au jour,
S'ils succombent sous les tortures,
Ne vous doivent point leur amour!

Il faut que vous sachiez leur rendre
Ce fatal et triste présent,
A force de soin doux et tendre,
Moins odieux et moins pesant.

Alors réclamez leur tendresse,
Et vous obtiendrez leur pardon,
Puisque vous leur avez sans cesse
Emmieillé cet horrible don!

Mais quand votre main les repousse,
Savez-vous bien que vous brisez
La petite fleur qui ne pousse
Qu'au souffle chaud de vos baisers ?

Les enfants, depuis peu descendus dans nos fanges,
Se rappellent encor qu'ils ont été des anges :

Ils regrettent le ciel qu'ils ont abandonné.
Pour leur faire oublier ce monde fortuné
Et pour les consoler de leurs douleurs amères,
Dieu leur donne l'amour et le regard des mères.

Paris, Août 1886.



XXXIX.

M O N D I E U !

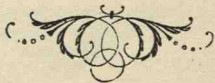
*Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour,
Jeunes filles!..*

(Victor Hugo).

Mon Dieu! pardonnez-moi, je voudrais bien mourir!
Et je n'ai pas seize ans! Mais ma vie est amère,
Mon cœur est triste, mon front se penche, et languir
Sans amis, sans bonheur, oh! comble de misère!

Il vaut bien mieux mourir. Je ne peux plus pleurer;
Cela me fait du mal, car les pleurs ont des charmes...
Hélas! que voulez-vous qu'on puisse désirer
Que la mort, quand on souffre, et qu'on n'a plus de larmes?

1885.



XL.

SUR UN ALBUM

La poésie te plaît, Marie ;
Tu veux des vers ; faut-il t'en donner ?
Qu'est-il besoin de la poésie,
Quand on se jure de bien s'aimer ?

En prose ou en vers, eh ! que m'importe !
Dis que tu m'aimes, cela suffit.
Que du cœur cette parole sorte,
Et je ris de tout ce qu'on écrit !

A lui tout seul, ma chère Marie,
Ce mot vaud mieux que dix beaux sonnets;
Ne cherche pas d'autre poésie :
Nous nous aimons, et — c'est assez !

1884.



XLI.

A C E P A P I E R

Toujours intact aux yeux du monde...

(Sully-Prudhomme).

Pauvre petit papier où je dépose
Ce que je sens être meilleur en moi,
Tu ne sais pas les douleurs que je n'ose
Te confier quand je cause avec toi.

Car tu me vois aussi, comme le monde,
Le front serein et le regard moqueur :
Tu ne sais pas la blessure profonde
Qui lentement me déchire le cœur.

Il est des maux qu'on ne peut pas écrire,
Qu'on ne saurait même dire tout bas ;
Et ce sont ceux qui causent le martyre
Et que le monde, hélas ! ne comprend pas.

Tu peux me plaindre, ô mon papier fidèle,
Seul confident muet de mes douleurs,
Car il n'est pas de peine plus cruelle
Que de sourire en étouffant ses pleurs !

Paris, Février 1886.



XLII.

DÉCOURAGEMENT

Hélas! tout me trahit au monde!
Que sert d'aimer,
Quand nul n'est là qui vous réponde
Que pour blâmer?

J'ai beau m'efforcer d'être bonne!
Je ne peux pas,
Quand à ma tendresse on ne donne
Rien ici-bas.

Si je veux être franche et douce,
C'est bien en vain :
De tous côtés on me repousse
Avec la main.

Qu'ai-je donc fait à la nature
Pour m'infliger
Une si cruelle torture ?
J'ai beau songer

Aux crimes qui m'ont condamnée,
Car je n'en voi
Aucun, que celui d'être née
Bien malgré moi !

Paris, 15 Février 1886.



XLIII.

POURQUOI JE L'AIME

S'amor non è, che dunque è quel ch'i'sento?

(Pétrarque.)

Le plus souvent, afin que l'amour naisse
Le seul caprice est, dit-on, suffisant ;
Mais l'amitié veut qu'on se connaisse
Et ne peut naître ainsi, dans un instant.

Dites-moi donc alors pourquoi je l'aime
Cette Marie à qui vont mes pensers ?
Pourquoi je sens cette douleur extrême
A voir mes pleurs par son cœur repoussés ?

Je la vis peu, je la connais à peine;
Depuis un an elle est morte pour moi :
Pourtant elle est la cause de ma peine,
Et je l'aime, et — je ne sais pas pourquoi.

J'en ai connu de plus charmantes qu'elle ;
Mais brune ou blonde, à l'œil soit bleu soit noir,
Nulle jamais ne me parut si belle
Et ne me fit tant de plaisir à voir.

Nulle jamais n'eut un si fin sourire,
Un plus brillant et plus joyeux regard ;
Je l'aime enfin, je l'aime et je l'admire,
Sans qu'en son cœur j'espère avoir ma part.

Soit amitié, soit caprice ou folie,
Quand on devrait en rire ou me blâmer,
Bien que je sache, hélas ! qu'elle m'oublie,
Je ne peux pas m'empêcher de l'aimer.

Paris, 14 Février 1886.




XLIV.

P E R F I D E

Sonnet.

Perfide comme l'onde...
(Shakspeare).

 n dit qu'un cœur de femme est une étrange chose,
Que c'est un labyrinthe où la raison se perd :
C'est quand on le croit plein qu'il est le plus désert,
C'est quand il est heureux qu'il semble plus morose.

Mais, hélas! c'est qu'il veut toujours parler, et n'ose.
C'est à tort qu'on le dit trompeur comme la mer :
Il veut crier, alors que son mal est amer,
Mais sans cesse une main sur sa bouche se pose.

Il souffre le premier à cacher sa douleur
Et saigne abondamment sous son masque rieur :
La nature l'a fait ferme et pourtant timide.

Il te faut donc mentir toujours, ô pauvre cœur!
Va, ne sois pas honteux s'ils t'appellent perfide :
Ta perfidie est un tribut à la pudeur.

Paris, 23 Février 1886.



XLV.

M A R S

Mars qui rit malgré les averses...
(Nodier).

Mars vient avec les giboulées,
Mars qu'on déteste et qu'on maudit.
Il fond la glace et les gelées,
Aux oiseaux il prépare un nid.

C'est lui qui réveille la terre
De son long assoupissement,
Et qui prépare avec mystère
L'œuvre de renouvellement.

Chacun l'exècre, et moi je l'aime.
Nous sommes un peu frère et sœur :
Lui, si bon, et qu'on hait quand même,
Moi, dont on méconnaît le cœur.


Paris, Mars 1886.



XLVI.

C R E D O

Visions of childhood! Stay, oh stay!
(Longfellow).

u'il fait bon, ô mon Dieu, comme il est doux de croire,
De croire en vous, ainsi que les petits enfants,
De vous voir dans le ciel, resplendissant de gloire,
Sur un trône entouré d'archanges triomphants!

Qu'il fait bon de savoir que vous êtes un père,
Et que vous nous aimez et ne nous quittez pas :
Celui qui croit en vous jamais ne désespère,
Car pour fuir la douleur il tombe dans vos bras !

Qu'il fait bon de penser à la Vierge Marie,
Cette mère de tous, qui console et bénit,
Veillant sur le pécheur qui joint ses mains et prie
Comme sur sa couvée un oiseau veille au nid.

O Dieu ! faites-moi donc cette grâce de croire
Les yeux fermés, soumise à vos commandements :
De vous voir dans le ciel resplendissant de gloire,
D'avoir toujours la foi naïve des enfants !

Paris, Mars 1886.



XLVII.

A CELLE QUE J'AIME

Et faveo morbo; tam juvat ipse dolor!

(Tibulle.)

Tes yeux m'ont dit un jour: „ne pense plus à moi;
Efface mes serments, les tiens de ta mémoire,
Ou plutôt, souviens-t'en comme on fait d'une histoire
Dont on rit, à laquelle on n'ajoute pas foi“.

Moi, je te dis : Tu peux bien déchirer mon âme,
Tu peux briser mon cœur, sans éteindre sa flamme.
Que m'importe, après tout, que tu ne m'aimes plus !
Cela m'empêche-t-il de t'aimer, en silence ?
Pour te faire oublier de moi, ta violence
Et même ta froideur sont des efforts perdus.

Tu peux faire souffrir à mon cœur le martyr,
Mais tout meurtri qu'il est, tant que ce cœur respire
Il est à toi, Marie, à toi jusqu'au trépas.
Faire que sous le poids de sa lente torture
Il n'aime plus la main qui creuse sa blessure,
Faire qu'il la maudisse, oh ! tu ne le peux pas !


Ah ! laisse-moi t'aimer, sans dire que je t'aime.
Je ne demande pas ton amour, ta pitié :
Prends pour toi le bonheur, laisse-moi l'amitié...
Je ne demande rien : je donne tout moi-même !

Paris, Novembre 1885.



XLVIII.

ENCORE A ELLE

 toi, que j'accusais de tant d'indifférence,
Dont la froideur causait mon éternel regret,
Et que j'aimais pourtant, par un instinct secret,
Tu connais donc aussi l'amour et sa souffrance!

Ton cœur n'est pas de ceux qui se laissent aimer,
Pareils au marbre brut que le sculpteur anime,
Qu'il aime d'un amour dont il devient victime,
Car la statue, hélas! ne peut pas s'enflammer!

C'est en vain qu'à ses traits il donne un air de vie,
C'est en vain qu'il lui parle et la couvre de pleurs;
La pierre est insensible à ses vives douleurs,
Et sous ses baisers chauds semble encor refroidie.

Une étincelle luit dans ton œil pénétrant;
Et tu n'es pas semblable à ces frêles poupées
Que l'ennui vient saisir, femmes inoccupées
Qui veulent étourdir leur cœur indifférent.

Non, non, ce n'est pas toi que le vide tourmente!
Je te devinais bonne et vraie et je t'aimais,
Et mon affection ne me trompa jamais:
Dieu dans ton corps charmant mit une âme charmante.

Paris, Juillet 1886.




XLIX.

POURQUOI JE SUIS GAIE

Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume...

(A. Chénier.)

uand vous me demandez pourquoi je suis si gaie,
Bien qu'en mon pauvre cœur une secrète plaie
Vienne creuser sans cesse un sillon plus profond;
Quand vous doutez du mal amer qui me déchire,
Lorsque vous me voyez gaïment causer et rire,
Vous faites, ami, ce que tous les autres font.

Vous croyez qu'à seize ans ma douleur exagère,
Que je vois trop en noir ma souffrance légère,
Que je ne souffre point, que je n'ai pas pleuré;
Vous croyez que mon mal est cette nostalgie
Qui fait baisser les yeux à la vierge rougie
Et qui lui fait chercher un bonheur ignoré.

Eh bien, vous vous trompez. Le mal qui me torture
N'est pas cette légère et douce égratignure,
Cet inquiet tourment d'un cœur trop ingénu;
Non. Ma blessure, hélas! est bien plus sérieuse,
Et si je vous la cache en paraissant rieuse,
Allez! c'est que ce mal-là vous est inconnu.

Vous ne pourriez jamais le plaindre et le comprendre;
Vous en ririez sans doute; et moi, de vous entendre
Rire de ce qui fait saigner mon cœur tout bas,
Je pourrais vous haïr, vous mépriser peut-être,
Car l'amitié ne saurait sans chagrin permettre
Qu'à ce que nous pleurons l'ami ne pleure pas.

D'ailleurs — accusez-moi bien de coquetterie —
Le malheur me va mal: il faut donc que je rie.
Que voulez-vous? J'étais faite pour le bonheur.

Oh! l'horrible gâité, qui sert de voile aux larmes !
Souvent, à bout de force et jetant bas les armes,
Je m'enfuis pour pleurer à l'autel du Seigneur.


Il sait pourquoi devant sa croix je m'agenouille,
Il comprend ma douleur, et quand mon œil se mouille
Il regarde à ses pieds mon front humilié :
Il faut avoir souffert pour être charitable,
Et celui qui bénit la honteuse coupable —
Bénira l'innocence implorant sa pitié!

Paris, Mars 1886.



L.

A FLORICA

uand le matelot, que la mer perfide
A bercé longtemps sur ses flots bruyants,
Revoit le galet et la plage humide
Et le port natal avec ses brisants;

Quand il aperçoit la terre bénie
Et le toit de chaume où son œil s'ouvrit
Aux premiers rayons joyeux de la vie,
Où l'attendent ceux qu'au monde il chérit;

Et quand il regarde et voit sur la grève
Un mouchoir aimé s'agiter gaiement;
Quand il est tenté de croire qu'il rêve,
Tant il est saisi de ravissement;

Amie, il n'a pas cette douce ivresse
Qu'éprouve mon cœur, lorsque auprès de toi
Je sens dans ma main ta main qui la presse
Et ton cher regard se fixer sur moi!

Bucarest, Août 1886.



LL.

D E D A I N

Non, je n'ai point aimé : ce n'est pas de mon âge.
Je me ris de l'amour et de son frais visage.
Ce visage rosé que l'on donne à l'amour
Fut inventé par un poète quelque jour,
Car tous les amoureux qui j'ai vus dans ma vie
M'ont à jamais d'aimer fait passer mon envie.
Leur teint est tantôt pâle, et tantôt empourpré
D'une rougeur fébrile, et leur œil égaré

Tantôt lance en tous sens des éclairs de colère,
Tantôt fixe, hagard, n'a vraiment rien pour plaire.
Quand ils savent rougir, dans leur timidité
Ils prennent un air gauche, un regard hébété ;
Ils n'ouvrent point la bouche, ayant peur de mal dire ;
Et cela m'a toujours fait éclater de rire.
Allons, je suis trop jeune, et peut-être plus tard
Verrai-je avec pitié leur farouche regard ;
Je me plairai peut-être à leurs molles ballades
Que je trouve aujourd'hui ridicules et fades.
On me dit que l'Amour punira mon dédain
Tôt ou tard, et qu'un jour je voudrai, mais en vain,
Revoir, sur un visage aimé, cette tristesse
Dont l'aspect à présent me repousse et me blesse.
C'est possible ; je veux bien le croire ; et pourtant
Je me ris de l'Amour vainqueur, en attendant.
Ce jour est bien trop loin pour que je le redoute,
Si toutefois il doit venir, — ce dont je doute.
Donc, tandis que je suis dans la fleur de mes ans,
Que je me plais encore à des jeux innocents,
O vous, qui de l'Amour me vantez la science,
Laissez-moi ma candeur et mon insouciance !
Laissez-moi profiter du fugitif moment
Où par l'âge on est femme et par le cœur, enfant !

Laissez-moi libre et gaie errer par les prairies,
Sans que mon front chargé de sombres rêveries
Soit rougissant, ainsi que celui d'un voleur;
Laissez-moi dans les bois cueillir le lys en fleur,
Chaste et pur, virginal et blanc comme mon âme;
Laissez-moi fuir encore les défauts de la femme,
Etre belle sans art, sans même le savoir,
De mes charmes naissants ignorer le pouvoir,
Et vivre dans la joie ineffable et puissante
D'avoir mon cœur léger et mon âme innocente!

Paris, 20 Juin 1886.




LII.

L A S S I T U D E

Lasso, che son! che fui!

(Pétrarque.)

omment chanter encore, ô Muse de mes rêves?
Pourquoi viens-tu vers moi les yeux noyés de pleurs,
Et sous le crêpe noir qu'en tremblant tu soulèves
Pourquoi me montres-tu mortes toutes les fleurs?

Ah! ne te souviens plus de nos amours passées!
Bien que si jeune encor, mon cœur s'est endormi,
Mon front est nuageux, creusé par les pensées,
Et mes yeux fatigués se ferment à demi.

Hélas ! je me sens vieille, un poids très lourd m'opresse ;
Je ne sais plus mon âge, et cependant je sais
Que cette envahissante et mortelle paresse
Vient engourdir trop tôt mes sens paralysés.

Comme Faust, je n'ai plus qu'un désir, c'est d'apprendre
De chercher, d'expliquer ce Dieu qui vit en moi :
Mais en vain je l'appelle, il ne veut plus m'entendre
Depuis que j'ai perdu l'aveugle et pure foi.

Lasse et pâle, je sens ma jeunesse volage
S'éloigner à grands pas et, sans la retenir,
Je la laisse passer, n'ayant plus le courage
Ni de la rappeler, ni de m'en souvenir.

Va donc ailleurs chercher une âme encor vibrante,
O Muse que j'aimais et qui m'aimas jadis !
Pour ranimer l'éclat de ta flamme mourante
Comme à moi chante-lui tes chants du Paradis !

Moi, je ne comprends plus leur charme et leur ivresse
A quoi bon me les dire ? Ils ne m'enchantent plus.
Je ne sens plus leur molle et suave caresse
Qui me faisait songer aux Edens disparus.

Porte à d'autres ta lyre et tes fleurs parfumées :
Tes fleurs n'embaument plus pour moi ; ton instrument
Ne sait plus moduler mes ballades aimées ;
Pour moi tout est muet, vide et sans sentiment !

Ne me réveille plus par ton charme magique,
Laisse-moi mon sommeil troublé par tes baisers.
Je veux me replonger dans ma nuit léthargique,
Je veux laisser dormir mes pauvres sens lassés,

Jusqu'à ce que peut-être, un jour de délivrance,
Dieu prenant en pitié mon long affaissement
Et m'appelant, fera renaître l'espérance
Dans mon âme engourdie et morne de tourment.

Oh! quand sa voix puissante aura parmi l'espace
Crié mon nom avec un amour paternel,
Alors je cesserai sans doute d'être lasse
Et je m'éveillerai pour regarder le ciel!

Paris, 15 Février 1887.



LIII.

D É G O Û T

Sonnet.

L'aspect du vice, hélas! me soulève le cœur.
Pour éviter sa vue il n'est point de refuge :
Il monte autour de vous comme l'eau du déluge,
Prêt à vous submerger de son grand flot vainqueur!

L'indifférence à l'œil toujours froid et moqueur
L'accueille, et très souvent comme un bien se l'adjuge;
Et le crime n'a plus d'impitoyable juge :
On s'en sert, on en est complice ou spectateur!

Ah! que n'ai-je vécu dans quelque ville antique,
Filant la laine au seuil d'un éclatant portique,
Et dans le gynécée enfermant ma beauté!

Là, mon cœur calme et pur, dans sa retraite obscure,
N'aurait connu le mal qu'en fuyant sa souillure,
Et sans l'avoir jamais vu l'aurait détesté!

Paris, 1886.



LIV.

I L E S T P A S S É . . .

Sonnet.

Il est passé, le temps de la vertu stoïque,
Le temps où l'on vivait pour le bien seulement;
Hélas! on cherche en vain un noble sentiment:
Aujourd'hui dans les cœurs plus de souffle héroïque.

Il n'est pas de saison, le beau courage antique!
Nous vivons terre à terre et loin du firmament,
Et le monde se rit tout haut du dévoûment,
Quand l'Intérêt est seul le dieu que l'on pratique.

Tu n'es plus dans nos mœurs, chaste Simplicité,
Déesse au front austère et blanc de pureté,
Sœur du Grand, sœur du Vrai et mère du Génie.

Où donc veux-tu mener ce siècle, Dieu puissant ?
Quand la masse des hommes en chœur te renie,
Te serais-tu lassé d'être compatissant ?

1887.



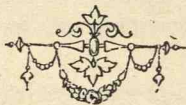
LV.

I N V O C A T I O N

Je n'espère qu'en vous, Maître, en vous seul je crois.
Vous êtes le seigneur sous qui tremblent les rois.
Vous tenez l'univers dans votre main auguste.
Vous êtes le puissant et le bon et le juste.

Vers vous mon cœur s'élançe, ô mon unique espoir!
C'est vous qu'il veut aimer, mais il ne peut vous voir,
Et pourtant vous connaître est son désir suprême :
Par pitié, que je voie au moins le Dieu que j'aime!

Je suis aveugle, hélas ! Daignez m'ouvrir les yeux
Et dissiper la nuit qui me voile les cieux !
Il est sourd à mes cris, et le Dieu que j'implore
Veut que sans le connaître à jamais je l'adore !...




LVI.

TRISTESSE

*Solehs de mars, umbra d'estieu,
Roza de may, pluia d'abrieu...*

(Arnaud de Marveil.)

uel est ce sentiment de tristesse infinie
Qui vient remplir mon âme alors que tout sourit,
Alors que Mars joyeux sur la terre bénie
Bientôt va ramener l'heure où l'herbe fleurit ?

Avec ses vents glacés et son soleil morose
L'hiver fuit, et déjà l'air tiède est embaumé
De violette sombre et de jacinthe rose,
Et fière, la Nature attend le mois de mai.

Et pendant tout l'hiver, avec insouciance,
Oubliant et mon âge et mes rêves d'enfant,
Je plongeais mon esprit chercheur dans la science
Afin de m'expliquer ce que Dieu seul comprend.

Mon cœur dormait : j'ai dû respecter son silence ;
Je ne l'ai pas troublé dans son calme sommeil ;
Mais voici qu'à l'aspect du printemps qui s'avance,
Lui, que je croyais mort, se ranime au soleil !

O Dieu ! Je me sens vivre et je me sens renaître ;
Déjà je me souviens que je suis jeune encor ;
Et ce charme subtil envahit tout mon être
Devant ce ciel d'azur où brille un globe d'or.

Et pourtant, cette joie immense qui m'opresse,
Hélas ! a fait soudain s'envoler ma gaieté ;
Le zéphyr odorant et sa tiède caresse
Ont troublé le repos de mon cœur agité.

En s'éveillant, il a rouvert sa plaie amère,
Il vient de raviver mon éternel tourment
Qui s'était apaisé dans un calme éphémère,
Et que j'essaie en vain de souffrir vaillamment.

Ah! pourquoi fallait-il t'éveiller, cœur rebelle!
J'allais presque oublier ton existence en moi.
Epargne-moi, Nature, et cesse d'être belle,
Puisqu'à te voir fleurir je sens un tel émoi!

Ou, si ta cruauté se rit de ma détresse,
Si dans ta course rien ne saurait t'arrêter,
Prête à mon cœur du moins ta froide sécheresse
Pour que de sa torpeur rien ne puisse l'ôter!


Paris, 20 Février 1887.



LVII—LVIII.

P A T R I E

Φῶς ἐν ἡλίῳ...

n cherche souvent des défauts
A sa pauvre patrie;
Mais malgré ses fous et ses sots
Elle est toujours chérie.

On la critique fort souvent,
On la plaint plus encore ;
Et cependant on la défend :
C'est elle qu'on adore.

Surtout quand longtemps exilé
On a vécu loin d'elle,
L'amour profond s'est révélé
Dans le cœur infidèle.

Et, lorsque ses enfants ingrats
Réclament sa tendresse,
Elle leur ouvre ses deux bras
Et joyeuse, les presse.

C'est pourquoi, malgré les défauts
Qu'on trouve à sa patrie,
Malgré tous ses fous et ses sots,
Elle est toujours chérie.

Paris, Février 1886.

Note de B. P. H. : Outre cette poésie, nous trouvons encore un fragment, relatif évidemment à la guerre turco-russo-roumaine et intitulé :

A LA PATRIE

El jorn qu'om mor per Dieu, nays justamen . . .
(G. Figueiras).

Nous n'avons en mourant, hélas ! d'autre espérance
Que d'avoir pour un jour soulagé ta souffrance,
O patrie ! et l'oubli couvrant nos noms obscurs,
Nous ne revivrons pas dans les siècles futurs.
Nul ne sait notre sort, nul ne pourra l'écrire,
Et nous n'obtiendrons pas la palme du martyr ;
Mais nous mourrons pourtant heureux, car nous t'aimons,
O mère ! et nous avons voulu rendre à tes monts
Leur liberté féconde et leur splendeur première,
Et leur gloire qui gît morte dans la poussière.

Le monde nous dédaigne et ne nous connaît pas.
L'Europe ne voit point nos pleurs et nos combats,
N'entend pas dans nos maux notre voix qui l'appelle,
Ne veut pas exaucer nos cris poussés vers elle.

Pauvres peuples chrétiens enchaînés sans secours
Sous le joug ottoman, oubliés pour toujours
De nos frères puissants du Tibre et de la Seine,
Nous nous rappelons notre origine romaine,
Gardant dans nos malheurs, avec un soin pieux,
Le costume, les mœurs, la langue des aïeux !

C'est pourquoi, malgré nos désastres et nos larmes,
Meurtris, mais indomptés, nous reprenons les armes.
O patrie ! pour toi, notre unique trésor,
Nous avons combattu, nous combattons encor,
Conservant dans nos cœurs la croyance tenace
Que nous serons un jour dignes de notre race,
Dignes de notre vieux tronc latin dont le sort
Est de revivre toujours plus grand par sa mort!..

.....

.....



LIX.

SÉPARATION

Ai ! tan mi dol la partida !..

(Hugues de Saint-Cyr.)

A dieu ! Je vous aimais, en vous quittant je pleure.
Amie, on me sépare à tout jamais de vous.
Mais dans mon cœur, où Dieu défend que rien ne meure,
Vous vivrez, intacte même du temps jaloux.

Vous seule aviez compris mon âme et ses souffrances,
Et vous me consoliez souvent avec des pleurs.
C'est si bon de pleurer à deux! — Nos espérances,
Nos aspirations, nos vœux et nos douleurs,

Tout, entre nous, était une chose commune.
Nos querelles prenaient fin avec des baisers:
Ma peine n'était pas à vos yeux importune,
Vos sentiments n'étaient point par les miens froissés.

Vous m'aimiez; votre cœur était franc et sincère.
Vous étiez bonne, amie! et vos yeux étaient doux.
C'est si rare, et pourtant, hélas! si nécessaire
D'avoir un cœur ami toujours auprès de vous!

Vous m'avez fait goûter, vous m'avez fait comprendre
Tout ce que l'amitié candide a de douceur,
Et j'ai senti chez vous, âme loyale et tendre,
Tout l'amour vigilant et jaloux d'une sœur.

Illusions d'enfance, adorables chimères
Qui veulent l'avenir éternellement beau,
Toujours le même et sans déceptions amères,
Et qui pensent qu'on doit s'aimer jusqu'au tombeau!

Mais la réalité vient, maussade et brutale,
Et sépare ces cœurs naïfs, prêts à s'unir ;
Puis, lentement, sans bruit et d'une main fatale,
Elle efface chez eux même le souvenir.

Nous nous rencontrerons peut-être dans la vie :
Nous nous regarderons d'un œil indifférent
Sans que rien nous rappelle alors, ô pauvre amie,
Cet amour qui jadis nous paraissait si grand !

Nos cœurs ne bondiront pas dans notre poitrine
En se sentant ainsi tout-à-coup rapprochés,
Et ma main pressera alors votre main fine
Sans frémir au contact des doigts qu'elle a touchés.

Dans vos yeux clairs et doux je ne saurai plus lire
L'histoire d'un lointain et lumineux passé ;
Et vous ne pourrez plus, sous mon calme sourire,
Deviner les regrets de mon sein oppressé.

Dans nos cœurs séparés vivra pourtant encore
Un fugitif reflet de notre amour perdu,
Comme dans une église élevée et sonore
L'écho vibre tout bas, lorsque l'orgue s'est tu.

Ou bien comme la fleur, qui, morte et desséchée,
Garde encore un parfum subtil et pénétrant,
Dans nos âmes ainsi l'affection cachée
Conservera toujours un arôme enivrant.

Et plus tard, dans les jours de doute et de souffrance,
Quand nul ne prendra part à nos maux amers,
Nous t'évoquerons, chaste amour de notre enfance,
Comme on évoque les morts qui nous ont été chers.

Paris, 6 Mai 1886.



LX.

JOURS D'ANGOISSE

*Ed era grave sopra ogni martire,
Che il mal ch'avea, si vergognava a dire...*

(Arioste).

Je voudrais être morte et dormir sous la terre
Dans l'éternel silence et l'éternel mystère
Couchée en un cercueil, dans la nuit des tombeaux :
Là, pour l'éternité, je serais sans alarmes,
Et de sa froide main la Mort séchant mes larmes,
Enfin me rendrait le repos !

Je suis bien jeune encore, et j'aimerais la vie ;
Pourtant je vois les morts avec un œil d'envie
S'endormir doucement de leur fatal sommeil.
Et ce n'est pas, hélas ! l'ennui qui me dévore ;
Mon cœur a son rayon, mon âme a son aurore,
Et je ne te hais pas, resplendissant soleil !

Non, non ; mais si la tombe à mes yeux semble belle,
Si j'aime cette voix de la Mort qui m'appelle,
C'est que mon cœur est las d'être supplicié ;
C'est que je souffre, et que je n'ai personne au monde,
Personne qui sur terre à mes sanglots réponde
Et qui m'accorde sa pitié !

Qui croirait, jeune fille au sourire folâtre,
Lorsque, pareille au sylphe ailé dans l'air bleuâtre,
Fraîche et riieuse, et gaie, et cueillant mille fleurs,
Vous jetez aux échos votre chanson mutine
Et que vous gazouillez de votre voix câline,
Qui croirait que vos yeux clairs ont versé des pleurs ?

Qui croirait que l'enfant aux papillons semblable,
Cache au fond de son âme un deuil inconsolable ?
Qu'à tout moment son cœur meurtri se sent brisé,

Qu'elle appelle à grands cris la Mort, sa délivrance,
Et qu'elle attend toujours, pour calmer sa souffrance,
Ce don par le ciel refusé!

Hélas! n'espérons pas qu'une main tendre et sûre
Avec précaution ferme notre blessure :
Car nul ne doit jamais savoir notre tourment.
La pudeur le commande : il faut cacher nos larmes
Et rire, et n'étaler au monde que nos charmes,
Et, comme Polyxène, expirer déceument.

Paris, Avril 1887.



III.

C A N E V A S

... volendo parlar, cantava sempre ...


(Pétrarque).



C A N E V A S

LXI.

CHRISTINE

h! le bal, je m'en moque. Allez, allez danser,
jeunes filles!

Moi, je reste seule dans ma chambre, je tricote et
je recouds les vieilles nippes. Mes pleurs tombent sur

le linge que je repasse. Car je n'ai personne au monde, et pendant que l'on rit là-bas, je sanglote ici.

Allez, allez danser, jeunes filles!

Elles tournent, elles tournent, les belles femmes aux bras de leurs amoureux. Ivres de musique et de parfums, couvertes de fleurs, elles glissent comme des apparitions légères et brillantes dans de rondes folles. Je les vois de ma petite fenêtre.

Allez, allez danser, jeunes filles!

Dancez et amusez-vous jusqu'au matin. Puis, le jour venu, allez vous fourrer dans vos lits moelleux, pour vous réveiller à midi. La pauvre Christine, elle, nettoiera la maison, préparera le déjeuner, brossera vos vêtements.

Allez, allez danser, jeunes filles!

Christine pleure à la maison; elle pleure sa jeunesse qui s'écoule dans l'isolement et la tristesse. N'importe! il faut qu'elle travaille. Elle tricote, elle racom-

mode les vêtements, elle repasse le linge, et de temps en temps elle jette vers la salle de fête un coup d'œil dérobé.

Allez, allez danser, jeunes filles !



LXII.

LILAS BLANC

Dans le bosquet sombre, j'ai cueilli une branche de lilas blanc. A qui le destinais-je ? A ma bien-aimée, à Pauline.

Je le lui ai donné, et lui ai dit : „Tiens, ma bien-aimée, prends ce lilas blanc ; il est moins blanc que ton

teint. Son parfum, rusée, tu l'as dérobé; il est moins doux que ton haleine". Elle a pris la branche, et elle l'a mise dans un vase sur sa fenêtre.

Et maintenant je suis jaloux de cette branche de lilas, et je voudrais bien être à sa place. J'ai vu ma bien-aimée la baiser furtivement. Ah! cher petit baiser, que n'étais-tu pour moi!

Dans le bosquet sombre, j'ai cueilli une branche de lilas blanc.



LXIII.

FRAISES MÛRES

J'ai dit à mon amie : „Viens au bois avec moi.“ Mais elle a secoué sa tête blonde, et m'a répondu : „Nenni, je n'irai pas“.

Alors je lui ai dit : „Prends ton panier d'osier, nous cueillerons des fraises“. Mais elle a ri en montrant

ses dents blanches, et m'a répondu : „Nenni, je n'en veux pas“.

Alors j'ai poussé un gros soupir, et j'ai dit : „Adieu donc, Pauline“. Mais aussitôt la petite paresseuse a pris son panier et a passé son bras sous le mien.

Elles ont doux parfum, les fraises! L'haleine de ma bien-aimée n'est pas plus douce. Et elles ont une belle couleur : les joues de ma bien-aimée ne sont pas plus rouges.

Le panier d'osier était vide en partant, il était vide aussi en revenant; les fraises que nous avons vues étaient bien mûres pourtant. Je ne sais pas ce que nous avons fait au bois; mais nous avons oublié de cueillir des fraises.



LXIV.

CHÈVREFEUILLE

Par ici, berger, par ici; les chèvres aiment le chèvrefeuille.

Toute la journée je reste ici, à faire paître mes brebis. Je tricote quelquefois, quelquefois je file; je chante toujours. Si tu veux, je te chanterai une chanson.

Aimes-tu le romarin ? Moi je préfère la marjolaine. Si tu me demandes de t'en faire un bouquet, je laisserai là mon tricot, et je cueillerai des fleurs pour toi.

Est-ce que tes chèvres sont bonnes laitières ? Tu es trop loin, je ne puis distinguer leurs mamelles. Ici pousse le chèvrefeuille ; approche-toi, berger.

Je ne sais que de vieilles chansons ; c'est Catherine qui me les a apprises, la vieille Catherine qui a une vache boiteuse. Je sais „La boulangère a des écus“ et „Berger, mon doux berger“. Veux-tu que je te les chante ?

Je me suis un peu enrhumée l'autre jour, comme je passai pieds-nus le gué de la rivière. Une pierre était ici, une autre là ; j'ai vu ton troupeau qui grimpait sur la colline, j'ai voulu me dépêcher pour le rejoindre.

Mon pied a glissé, et voilà que je suis entrée dans l'eau. Le voisin Guillaume m'a aidée à en sortir. Il est

très bon, le voisin Guillaume; il m'aime beaucoup. Mais je ne l'aime pas.

Toi, tu n'es jamais venu à mon secours, tu ne m'as jamais parlé; tu ne me regardes même pas. Et pourtant, berger, c'est en pensant à toi que je me lève le matin, quand le ciel commence à devenir rouge derrière la montagne; c'est en pensant à toi que je mène mon troupeau paître dans la prairie.

Et quand je m'assieds sur la petite butte verte, et que je file en regardant mes brebis brouter l'herbe serrée de la vallée, c'est toujours à toi que je pense. Si je chante, je me dis: le berger est sans doute caché dans un buisson, et il m'entend, et il pense: „Elle chante joliment bien, la Jeannette!“

Mais je me trompe; tu ne me vois pas, tu ne m'entends pas. Tu n'aimes que ton chien, tes chèvres et ta musette. Mais au moins, cela ne te coûterait rien de t'approcher un peu plus de moi, pour que je puisse t'entendre jouer de ta cornemuse. Je me rappellerais

les airs qui te plaisent, et je les répéterais pour moi toute seule.

Par ici, berger, par ici; les chèvres aiment le chèvrefeuille.



LXV.

LE BERGER ROUMAIN

Les étoiles brillent dans le ciel ; le berger aime à vivre près des étoiles, tout là-haut, là-haut, sur la montagne, où les nuages viennent tournoyer à ses pieds dans de rondes folles.

Je suis heureux auprès de mes brebis et de mes chèvres, avec mon bon chien et ma musette. Si l'on me

séparait d'eux, je ne pourrais plus vivre : je languirais comme une fleur sans eau et sans soleil, je me dessécherais, je mourrais.

Quand je dois quitter par hasard la montagne, l'air de la plaine me suffoque. Toutes les filles du village me regardent, se donnent des coups de coude, se poussent entre elles. Mais moi, je n'y fais seulement pas attention. Je ne vivrais pas dans la vallée pour aucune fille au monde.

Je me demande quelquefois : est-ce qu'il y a des pays où il n'y ait pas de montagnes ? Et comment les hommes font-ils pour y vivre ? Je ne le comprends pas. Mais la fée des montagnes, la *Cossenzana* *), m'a dit l'autre nuit que, pour l'amour d'une femme, on se résigne à tout.

Bah ! mes chèvres me tiennent lieu de famille. Ici, sur la montagne, quand j'allume le soir un grand feu, et que je joue mes *doïnas* **) favorites sur mon chalu-

*) Terme de mythologie populaire roumaine : la reine des fées. (B. P. H.)

**) Chansons populaires. Voir *Bourgeons d'Avril* p. 213. (B. P. H.)

meau, est-ce que jamais il me vient dans la tête une pensée d'amour ?

Les étoiles, elles, sont plus belles que les jeunes filles. Elles brillent doucement; elles me couvrent, la nuit, de leur lumière qui n'éblouit pas. La femme est coquette, capricieuse, son amour fait mal; mais les étoiles, on peut les aimer sans qu'elles fassent souffrir.

La *Cossenzana* ne viendrait pas me voir dans la plaine; elle ne m'apparaîtrait jamais dans sa blancheur divine. Elle ne protégerait plus mon âme de toute souillure; elle ne m'apporterait plus, dans mon sommeil, de beaux songes.

Car elle est la blanche fée des montagnes, la *Zina* *) qui porte des fleurs dans son sein. Elle est comme moi, elle n'aime pas la plaine. L'hiver, quand la neige enveloppe la montagne, qu'elle cache aux yeux ma cabane

*) *Zină*, le nom roumain de «fée», contraction du latin *divina*. (B. P. H.)

et le parc de mes chèvres, qui vient me consoler et m'encourager? C'est la *Cossenzana*.

Ah! plutôt que de vous quitter, troupeau chéri, fée bien-aimée, étoiles souriantes, et toi, mon fidèle chien, plutôt que de vous jamais quitter, le berger se laisserait mourir de faim et de soif, dévorer par les vautours qu'il aperçoit souvent raser, dans leur vol, de leurs grandes ailes déployées, le toit de sa cabane.

Les étoiles brillent dans le ciel; le berger aime à vivre près des étoiles, tout là-haut, là-haut sur la montagne, où les neiges viennent tournoyer à ses pieds dans de rondes folles.



LXVI.

BERGER ET BERGÈRE

Buvez, buvez, brebis et boucs! A la source claire qui jaillit du rocher, la petite Péouna *) est venue faire boire ses brebis. Ionel **) est venu aussi : ses boucs sont altérés. Buvez, buvez, brebis et boucs! Le soleil est ardent, l'eau est froide et pure.

*) *Péouna*, forme roumaine populaire du nom Pauline.
(B. P. H.)

**) *Ionel*, diminutif de *Ion*, «Jeannot». (B. P. H.)

Péouna a les yeux baissés, son petit cœur bat bien fort; mais elle n'ose pas parler. Ionel est venu en sifflant un air joyeux; il reste debout près de la source, jetant un regard distrait vers la vallée qui s'étend en nappe verte.

Il ne dit rien non plus, car il n'a rien à dire; son cœur n'est pas plein, il n'a pas besoin de s'épancher. Les boucs ne finissent pas de boire. Ionel les gronde: „Dépêchez-vous donc, dépêchez-vous!“

Mais l'un des boucs s'est accroché à une branche d'aubépine; il a beau s'efforcer, il ne peut pas s'avancer vers l'eau. Il la regarde tristement et bêle tout bas. Ionel ne l'entend pas. Mais Péouna l'a aperçu.

Elle court à lui, elle se baisse, détache doucement le poil du bouc de la ronce. Le bouc lui lèche la main, et s'élançe vers la source. Ionel s'est retourné; il a vu l'action de Péouna.

„Je te remercie, petite bergère; tu es une bonne fille. Quel est ton nom?“ Péouna était rouge comme une fraise mûre; elle répondit, en baissant ses longues pau-

pières noires sur ses yeux : „Péouna, sire Ionel“. — „Et comment sais-tu que je m'appelle Ionel? Qui te l'a dit? Je ne te connais pas“. — „Personne ne me l'a dit, sire Ionel; mais un jour que l'une de vos chèvres s'était égarée dans la forêt, vous êtes venu l'y chercher.

„J'étais allée cueillir des feuilles sèches pour faire un lit à ma brebis noire qui avait eu deux petits; le bûcheron coupait du bois à côté de moi. Vous avez passé près de nous en courant, et il a crié : Holà! bonjour, frère Ionel! Et alors vous avez tourné la tête. Et c'est ainsi que j'ai appris votre nom, sans que personne me le dise“.

„— Comment te souviens-tu de cela, petite Péouna? Il y a trois mois que ma chèvre s'est égarée“. — „Je ne sais pas, sire Ionel; mais je ne l'oublierai jamais, pas plus que ce moment-ci“. — „Sais-tu, Péouna, que tu me paraîs être une vraie bonne fille? Mais pourquoi te tiens-tu si loin, toute rouge; est-ce que je te fais peur?“

„— Oh! non, sire Ionel, dit Péouna; je n'ai plus peur de vous“. Et baissant davantage encore sa tête ombragée d'épais cheveux noirs, elle se mit à pleurer. Alors Ionel

s'approcha d'elle, et lui prenant la main, la fit asseoir sur une grosse pierre grise à côté de lui, et, sans rien dire, il la regardait décharger son cœur en versant d'abondantes larmes.

Et pendant ce temps le soleil commençait à descendre dans le ciel bleu, et les boucs et les brebis semblaient ne pas pouvoir se désaltérer. Buvez, buvez, brebis et boucs, l'eau est froide et pure, le soleil est ardent, et bientôt vous irez regagner vos étables d'où s'exhale l'odeur du foin et de la paille fraîche; buvez, buvez, brebis et boucs!



LXVII.

A L B A *)

Alba marchait, heureuse, ivre de joie, oubliant son mari, son enfant, ses rieuses amies, le monde entier, ne songeant qu'à son bien-aimé, à son André.

Elle courait, s'arrêtait, se penchait pour cueillir des

*) Nom propre roumain, correspondant au français *Blanche*.
(B. P. H.)

fleurs, et toujours sa *donitza* *) sur l'épaule, sans qu'une seule goutte d'eau s'en échappât.

Dans sa vivacité d'enfant, elle admirait le ciel bleu, le soleil, les fleurs dont elle aspirait l'envahissant parfum, les oiseaux dont elle écoutait les gazouillis sous les branches frémissantes, la tiédeur de l'athmosphère qui engourdissait ses sens dans des molles langueurs, la caresse du vent chaud qui frôlait ses joues brûlantes et soulevait sur son front les touffes de ses cheveux d'or.

Elle chantonnait le refrain d'André :

Fată dela munte
Cu steluța'n frunte...

„Jeune fille de la montagne — l'étoile au front, —
„pourquoi t'arrêtes-tu si longtemps sur le pont — et ne
„traversez-tu pas le ruisseau — pour venir chez ton
„bien-aimé? — Jeune fille de la montagne, — j'ai beau-
„coup de choses à te dire!“

*) Petit sceau, que les paysannes roumaines portent ordinairement sur la tête ou sur l'épaule. (B. P. H.)

Justement Alba traversait le pont de l'Alouta; la vieille Kira la croisa, l'arrêta par la manche, et, la main au menton, la regarda dans les yeux et branla sa tête couverte de voiles brodés.

— Ça va bien, ma belle! murmura la Tzigane, et ses yeux noirs, profonds, magnétiques, scrutaient, fouillaient le regard de la jeune femme.

Alba se détourna et baissa les paupières; une rougeur violente couvrit son front, ses joues, et même son cou d'un blanc si mat.

Persuadée, comme elle l'était, que Kira lisait dans les yeux des gens, un sentiment de colère furieuse s'empara d'elle. Elle recula, et repoussant la vieille :

— Va-t'en, Tzigane maudite! Va-t'en aux corbeaux! Que Dieu te confonde, sorcière de l'enfer!

La Tzigane hochait toujours la tête, et son regard ne quittait pas Alba, dont le trouble était indescriptible.

— Merci bien, petite! dit-elle avec un rire sardonique,

tu me portes bonheur, tu es venue devant moi la *donitza* pleine!

D'un mouvement brusque, la jeune femme saisit sa *donitza* et en répandit l'eau dans la prairie. Kira se mit à rire plus fort, d'un rire strident, qui sonnait faux.

— Que cela te soit un mauvais présage, corbeau noir et croassant! cria Alba, et sa fureur n'avait plus de bornes.

— Bien, bien! Allez avec Dieu, *lélitza* *), je ne me fâche pas, moi. Quand on a des amours qu'on ne veut pas dire, on est fâché que les autres le devinent, c'est toujours comme cela. Je ne vous en veux pas. Seulement, écoutez, la belle! Prenez bien garde à ce que le mari ne s'aperçoive pas de vos manéges, car, Dieu me pardonne! il serait capable de vous tuer sur le coup, avec votre petit oiseau!

Alba leva les épaules.

*) «Ma chère», «ma petite sœur». (B. P. H.)

— Occupe-toi de tes affaires, fille de Satan! Et ne présage pas des malheurs aux gens!

— Ce n'est pas moi qui prédis des malheurs aux gens, ma fille, ce sont les gens qui se les préparent eux-mêmes.

— Ça ne te regarde pas. Que celui que je ne veux pas nommer t'emporte!

— Que Dieu te pardonne, ma petite oiselle! Reste avec Dieu!

Et la Tzigane s'éloigna lentement, tournant la tête pour voir encore Alba qui, la *donitza* vide, troublée si brusquement dans l'enivrement de son bonheur, s'en allait, tête baissée, confuse, triste et remplie d'inquiétude...



LXVIII.

L A L U N E

Pourquoi j'aime la nuit?... C'est bien facile. C'est parce qu'elle vient après le jour. Le jour, c'est la tempête, le bruit, le vertige; la nuit, c'est la terre, ou plutôt c'est le ciel avec son calme, sa poésie, ses rêves, ses aspirations à l'idéal...

La lune pâle au regard bleu, ce regard qui vous enveloppe comme la tendresse ineffable d'une mère, ce

regard qui réchauffe doucement sans brûler, n'a-t-elle pas été bien justement regardée des Matelots comme l'image visible à nos yeux de la Vierge Marie ?

Dans la nuit obscure, elle met une clarté sereine, qui n'éblouit pas, qui charme et caresse nos sens; et du haut du ciel, du milieu des étoiles, parmi lesquelles elle semble une reine entourée de sa cour, elle nous sourit avec sa douceur bienfaisante et indulgente, elle nous guide, elle conduit nos pas indécis, elle veille sur nous comme une gardienne vigilante et fidèle...

N'importe où nous allons, elle nous suit; si nous nous enfonçons sous le bois profond, elle écarte légèrement le dôme de feuillage sous lequel nous nous abritons, et son rayon pur et argenté nous accompagne encore, malgré nous.

Cette indiscretion même a son charme. On pardonne à cette lune curieuse, comme on pardonne à une femme jalouse, parce qu'elle est belle, parce qu'elle nous aime. Car elle nous aime, cette lune étrange, et nous l'aimons.

Le lac qui miroite tout là-bas, là-bas, pareil à une

immense nappe d'argent mat, le ruisseau qui court en bavardant parmi les ajoncs et les roseaux plaintifs, le clocher étincelant de la vieille église du village, ont reçu son baiser furtif et langoureux.

Les petites fleurs dans la mousse ont senti ses larmes mouiller leurs pétales satinées, et on les y voit briller en gouttes pareilles à des diamants et à des perles fines.

C'est elle aussi qui inspire au rossignol sa chanson mélancolique et suave, qui nous berce comme la voix cadencée d'une mère berce le sommeil de l'innocence.

C'est elle aussi qui fait frissonner les feuilles sous les molles caresses du zéphyr, et qui invite le berger à porter son chalumeau à ses lèvres.

Et comment voulez-vous qu'on n'aime pas la lune ? Elle est si bonne, elle a l'air si doux !

Le hibou, que le jour hait et méprise, n'est point honni par elle. Elle ne lui dit point : va-t-en ! et il peut la contempler sans qu'elle se courrouce.

La chauve-souris, que chacun fuit, elle l'éclaire des mêmes rayons dont elle nous charme nous autres. Elle n'a ni haine ni dédain.

Elle donne au papillon de nuit ses ailes irisées, au ver luisant ses couleurs divines.

Elle permet aux étoiles de se montrer et de briller à côté d'elle. Elle n'est point jalouse; elle orne elle-même ses rivales.

Enfin, que voulez-vous que je vous dise? On craint, on admire le soleil; la lune, on l'aime.

Pourquoi? Le soleil nous rend certes de grands services; mais il aime moins que la lune. Sa lumière est plus puissante; celle de la lune est plus intime.

Et voilà pourquoi j'aime la nuit, et la lune.

O lune sereine,
Des nuits blanche reine,
Fais briller aux cioux,
Briller à mes yeux

Ta pâle lumière,
Ta blonde clarté,
Caressant ma paupière
Comme un souffle d'été!

Lune, ô mon amie,
La plaine endormie
Sous ton regard bleu,
Doux regard de Dieu,
Semble l'innocence
Qui rêve du ciel,
Veillée en silence
Par l'œil maternel!



UN AUTOGRAPHE



Il n'est pas sans intérêt au point de vue psychologique, — le vieux Disraëli l'a dit quelque part depuis longtemps — d'étudier la manière propre de travailler des différents écrivains, surtout des poètes, c'est-à-dire le procédé intime, en partie inconscient, qu'ils employent quand ils déposent leurs pensées sur le papier. Depuis le premier jet d'encre et jusqu'à la forme qui reste définitive, on peut surprendre dans certains brouillons toute la suite de péripéties qui marquent le travail intellectuel du poète, sa première inspiration, son tourment, son impatience, ses incertitudes, ses moments de repos ou de distraction, sa chasse au beau, au parfait. Nous

offrons en fac simile un autographe de cette espèce. La poésie intitulée „Sous les arceaux“ a déjà été publiée parmi les „Rêves“ dans les „Bourgeons d'Avril“. Ici on va trouver comment elle été composée et comment le poète, en objectivant son idée par un croquis, nous fait voir qu'il pensait alors expressément, comme presque toujours, à cette chevalerie du moyen-âge, à ce monde de prédilection dont il paraissait lui-même être, suivant le mot d'Angelo De Gubernatis, une „émanation mystérieuse“.

Le format du volume nous a forcé de réduire d'un tiers la grandeur de l'original.

B. P. H.



Tous les arceaux.

Sous les arceaux du chœur saint
Dont le lierre étroitement court
Les lourds piliers et les frontons,
Où l'herbe croît sur les pavés
Des dalles où l'on voit gravés
Plus d'un nom en lettres gothiques,

Marchaient un jour deux amoureux.

A voix basse parlant entre eux
Et tenant leurs mains enlacées.

La nef recourbait sur leurs fronts
Sa voûte sombre, et les barons
Dormaient sous les ~~dalles~~^{loges} pressées.

Les deux amoureux lentement
S'avançaient dans le noir couvent,

Et l'écho répétait, sonore,
Le bruit de leurs pas et leurs voix
Bancille au gazouillis des bois

Quand au ciel apparut l'aurore.

En rêve à l'amour comme on rêve
à la mort (S. P.)



Abritis par les murs bénis
Où les oiseaux avaient leurs nids,
Où se cachait maints hirondelle,
Les ~~jeunes~~ ^{jeunes} jeunes et ~~beaux~~ ^{jeunes} amants
Se juraient par mille serments
Un amour loyal et fidèle.



C'était par un beau jour de mai.
L'air était tiède et parfumé
D'odeur d'aulépine et de rose,
Et le soleil de rayons d'or
Baignait le mystique décor
Comme dans une apothéose.



Et les vieux ~~enfants~~ ^{hommes} indulgents
Semblaient fêter les jeunes gens,
~~Et les anciens avec grâce, et le soleil le marie~~
~~Caris que tout le monde adore,~~
Et comme soudain sous les pas,
Accompagnant leur voix tout bas,
^{A la}
~~Comme un~~ soudain, avec mystère.

Comme si le ~~souffle~~ ^{du} souffle d'amour



~~En traversant ce froid séjour
L'ait ~~rechauffé~~ rechauffé ces voiles sombres,
L'ait ~~rechauffé~~ rechauffé de son coup d'aile,
L'homme ~~le plus gai des dieux~~ Pour que le passé, vieillissant
Salut le ~~plus gai des dieux~~ plus gai des dieux
Dont la jeunesse est éternelle !~~



~~Comme si le soleil d'acier
L'ait rechauffé ce froid séjour
Pour que le passé vieillissant
Salut le plus gai des dieux passant.~~



Comme si le divin amour
En traversant ce froid séjour
L'ait rechauffé de son coup d'aile,
Pour que le passé, triste et vieux,
Salut le plus gai des dieux
Dont la jeunesse est éternelle !

APPENDICE

L'ATAVISME



ATAVISME

Dédié à MM. *Paul Janet* et *Th. Ribot*.

La question de l'atavisme, comme problème physiologique et surtout psychologique, est d'autant plus intéressante que ce n'est que depuis bien peu d'années qu'on a commencé à lui accorder une attention toujours croissante et que, par conséquent, on se récrie sur l'urgence de recueillir le plus grand nombre

possible de matériaux et d'en trier les données les plus concluantes.

Sans entrer en aucune sorte de discussion et sans rien préjudicier, nous offrons ici l'exemple d'une jeune fille morte à l'âge de 19 ans non révolus, qui laisse après elle six volumes de littérature, dont deux contiennent des poésies. Son père, son grand-père et son bisaïeul ont tous été des gens de lettres et ont écrit beaucoup de poésies, mais chacun dans une langue différente. Elle les a certes surpassés tous, en travaillant dans la même direction. Elle n'a jamais pu lire les écrits de son grand-père et de son bisaïeul, restés pour la plupart inédits et qui sont composés dans deux langues qu'elle ne comprenait pas. Elle n'a jamais vu, même en passant, les manuscrits de son bisaïeul. Et toutefois c'est à ce bisaïeul qu'elle ressemble le plus, non seulement par ses goûts littéraires et artistiques, non seulement par son esprit chevaleresque, mais encore, à un haut degré, par les traits même de son écriture.

Nous nous rappelons assez vivement la physionomie de ce bisaïeul, telle que nous l'avons contemplée jadis d'après le vieux portrait mural qui se trouve en Bessarabie au village de Kirstintzi, patrimoine de la famille. Il serait, sans doute, instructif de constater la ressem-

blance, ressemblance vraiment surprenante, entre sa figure et celle de son arrière-petite-fille. Nous avons pris des mesures pour nous procurer une bonne photographie de ce portrait — chose très-difficile à obtenir à la campagne, — et nous tâcherons de la reproduire dans un autre volume.

Nous laissons de côté le père de la jeune fille, car tous les points de ressemblance entre eux peuvent s'expliquer par l'hérédité immédiate ou par le contact journalier, et non par l'atavisme. Et d'ailleurs, son père a presque toujours écrit en roumain, une langue qu'elle connaissait tout aussi bien que lui. Nous n'insisterons donc que sur les aïeux.

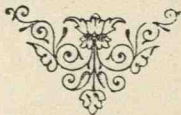
Julie Hasdeu fut petite-fille d'Alexandre Hasdeu et arrière-petite-fille de Thaddée Hasdeu. Nous donnerons d'abord un tableau synoptique de l'écriture de chacun d'eux, que nous ferons suivre de notices sur la vie et l'activité littéraire des deux ascendants.

Comme la comparaison des écritures demande naturellement qu'elles soient en mêmes caractères et puisque les poésies d'Alexandre Hasdeu sont toutes en russe, nous avons pris de lui un passage en français qu'il a tiré, entre autres extraits, de l'ouvrage de Charles Dollfus: „Révélation et révélateurs“ (Strasbourg, 1858), et qui a

l'avantage de jeter en même temps une lumière sur son propre idéalisme. Son écriture était, en général, presque microscopique. Il a laissé des manuscrits qu'il nous est impossible de lire sans loupe.

La reproduction est de grandeur naturelle.

B. P. H.



AUTOGRAPHIE COMPARÉE

Madie Hasden:

Trzy wieki upłynęły, gdy Rycearz Moldawy,
Czł. Stefan bogaterski, konając wielkie sprawy,
Wraz z życiem, przewidyjący swój ojczyzny dół,
I prosta, w bismarckim charakteru niewole,
Nauczając swe xiomki "nieść" umyślem drucelnym,
Wyprzekł francję, wroćkę, na toż smiertelnym:

Alexandre Hasden:

P. 26. La foi en l'immortalité et celle en la Divinité
sont les deux formes que revêt la conscience de l'infirmité
en notre âme

P. 27. Chaque religion a eu sa morale, pourvu qu'elle
a eu son idéal.

Julie Hasdenc:

Nous n'avons en mourant, hélas ! d'autre espérance
Que d'avoir pour un jour soulagé ta souffrance,
O patrie ! et l'oubli couvrant nos noms obscurs,
Nous ne reverrons pas dans les siècles futurs.
Nul ne sait notre sort, nul ne pourra l'écrire,
Et nous n'obtiendrons pas la palme du martyr.
Mais nous mourrons pourtant-heureux, car nous l'aimons,
O mère ! et nous avons voulu rendre à tes monts
Leur liberté féconde et leur splendeur première,
Et leur gloire qui gît morte dans la poussière.



I.

THADDÉE HASDEU

(Tadeusz Hyżdeu)

Descendant d'une très ancienne famille moldave émigrée en Pologne vers la fin du XVII^e siècle, Thaddée Hasdeu, fils de Jean Hasdeu „ensifer Pomeraniensis“ et de Marguerite Piorkuszewski, y est né en 1769, justement un siècle avant la naissance, en 1869, de son

arrière-petite-fille Julie. A l'âge de 14 ans il écrivait en polonais de très-jolis vers; par exemple :

Dopierom chłopiec czternastoroki,
Już mnie odwiedza Muz poczet święty,
Już lubię trele, spiewy i skoki,
Zawsze z gładkimi dziewczęty....

(A peine suis-je un garçon de quatorze ans, — et déjà le saint chœur des Muses me fréquente, — déjà j'aime les trilles, les chansons et les danses, — toujours avec de jolies fillettes...)

A l'âge de 17 ans, à la suite d'une aventure amoureuse, il s'enfuit de Pologne et entra dans l'armée autrichienne. En Septembre 1788 — anniversaire de la mort de son arrière-petite-fille en Septembre 1888 —, en combattant sous le commandement du maréchal Laudon dans la guerre contre les Turcs, il fut grièvement blessé et ramassé presque mort sur le champ de bataille au siège de Novi-Bazar. Guéri, il se fit remarquer de nouveau, à la prise de Belgrade. Promu au grade de lieutenant et décoré pour sa bravoure, portant son sac plein de poésies que, heureux ou malheureux, enfant ou vieillard, il ne cessa jamais d'écrire, il revint en Pologne et

épousa une demoiselle de l'illustre famille Denhof. De ce mariage, qui fut de courte durée, il eut en 1806 un fils nommé aussi Thaddée. Puis, il prit en secondes noces une belle Juive qu'il avait enlevée et fait baptiser sous le nom de Valérie. Pour nom de famille, il lui donna celui de Chrysanthe „fleur d'or“, à cause de la couleur de sa chevelure. Il en eut deux fils : Alexandre et Boleslas. De ses trois fils, l'aîné entra tout jeune dans la garde impériale russe, et servit avec beaucoup de distinction dans la guerre contre les Turcs en 1828. Il fut colonel et commandant de régiment à l'âge de 30 ans; mais, tombé dans la misanthropie après la perte de sa fiancée, il renonça à tout, se retira à la campagne et mourut dans un isolement complet, en légua son avoir à son valet de chambre. Il jouait très-bien du violon. Le cadet, Boleslas, naturaliste, est mort depuis peu à Vienne sans postérité. Enfin, le troisième, Alexandre, formera l'objet d'une notice à part.

En 1812, après l'annexion de la Bessarabie, Thaddée Hasdeu se rendit dans cette province pour y revendiquer les nombreuses terres de ses ancêtres, tombées depuis un siècle entre les mains de quelques familles alliées. Déjà en 1805 le gouvernement russe l'avait reconnu comme descendant du prince régnant de Moldavie Etienne Petriceïco.

Après bien des procès et des tracasseries, dans lesquels il déploya une activité et une énergie extraordinaires, il réussit à regagner deux terres dans le district de Khotin et se fixa pour toujours en Bessarabie.

Dans son enfance, Thaddée Hasdeu paraît avoir reçu une excellente éducation. Outre le roumain, le russe et le polonais, il parlait l'allemand et le français, et savait le latin et l'ancien grec. Il dessinait très gentiment, et s'essaya même aux portraits à l'huile. Un peu musicien aussi, il jouait de la flûte, instrument que, dans une chanson de sa première jeunesse, il nomme sa seule consolation dans ses peines et misères :

W poszrodku trosków i bidy...

Mais il était surtout poète, et — malgré l'époque où il vivait — resta toute sa vie déiste convaincu, amant sincère de l'idéal. Dans une de ses poésies il dit :

Czy rozumiecie to troie :

Boskie? Oyczyzny? i Swoie?

Jest to łańcuch z trzech ogniów spoiony odwiecznie;

Spiała go natura, aby żyć bezpiecznie

I aby żyć szczęśliwie, aby żyć z rozumem :

By się nie równać człeku z innych zwierząt tłumem.

Natura go spaiiała, a Oyciec natury
Z radośnym na te dziwy patrząc okiem z gury,
Aby ziemia po błędach została szczęśliwa,
Świątą ręką zhartował takie trzy ogniwa.
Odtąd: kto nie zna Boga, nie kocha Oyczyzny,
Ten szaleniec smiertelne daie Sobie blizny;
Kto nie kocha Oyczyzny, ten nie czci i Boga,
Sam zaginie bo trzęsie nim sumienia trwoga...

(Comprenez-vous ces trois principes: — celui de Dieu, celui de la Patrie et celui du Moi? — C'est une chaîne de trois anneaux, depuis des temps immémoriaux — réunis par la nature afin de rendre la sécurité à la vie, — afin que l'on puisse vivre heureux, vivre raisonnablement, — afin que l'homme ne soit pas l'égal de la multitude d'autres animaux. — La nature a composé cette chaîne, et le Père de la nature, — contemplant ces merveilles d'en-haut avec un œil joyeux, — et désireux que la terre, après avoir erré, puisse trouver le bonheur, — avec sa sainte main trempa l'acier de ces trois anneaux. — Depuis lors, celui qui ne connaît pas Dieu, celui qui n'aime pas la Patrie, — un pareil insensé fait des cicatrices mortelles à son propre Moi. — Qui n'aime pas la Patrie, celui-là ne peut pas honorer Dieu non

plus, — et son Moi périra dans la vacillation de sa conscience tourmentée...)

Après une jeunesse très-agitée et bouillante de nobles passions, Thaddée Hasdeu devint dans l'âge mûr un citoyen, un époux, un père exemplaire, réalisant ainsi ce type de châtelain que rêvait son arrière-petite-fille, quand elle copiait sur un bout de papier, sans doute pour les mettre comme épigraphe à quelque poésie, ces vers du troubadour Rambaud de Vaqueiras :

Joves, deu far guerra e cavalaria,
E, quant er veillz, taing ben qu'en patz estia...

Dans le district de Khotin il y a des vieillards qui s'en souviennent encoré. D'une taille plutôt grande que moyenne et d'une constitution très-robuste, imposant par la fierté unie à l'aménité, gai et franc, il était adoré de ses paysans, tandis que sa science, sa droiture et son énergie le rendaient comme une sorte d'oracle pour tous ses voisins.

Thaddée Hasdeu mourut en 1835 à l'âge de 66 ans. Il avait toujours envisagé la mort avec beaucoup de sang-froid. Déjà en 1815 il écrivait à sa femme :

Coż ia mam wróżyć na ten rok nowy?

Nie masz innego sposobu,

Tylko co wróży każdy niezdrowy:

Tobie wdowieństwa, mnie — grobu!

Raczéy nie wróżmy, nie życzymy sobie:

Smutna ta wróżka w kolędzie.

Ufaymy raczéy Bogu w téy dobie:

Jako On zechce, tak będzie...

(Quel augure dois-je tirer pour ce nouvel an? — Je n'en vois guère d'autre — que celui de tout homme qui est mal portant: — veuvage pour toi, pour moi tombeau! — Mais il est mieux de ne rien augurer: — c'est une triste étrenne que la divination! — Mettons plutôt notre espoir en Dieu: — arrive ce qu'il voudra bien, Lui!...)

A force de mépriser la mort, quatre ans plus tard, en 1819, pendant que la terrible peste orientale sévissait en Bessarabie, Thaddée Hasdeu, au lieu de s'enfermer chez lui à la campagne, parcourait tout le district de Khotin, portant partout des secours et des encouragements, et il exposa alors tellement sa propre vie que le lieutenant général Inzoff a cru devoir, le 28 février 1820, lui témoigner officiellement sa reconnaissance de la part de l'empereur.

Dans la littérature polonaise Thaddée Hasdeu est connu presque exclusivement par les deux volumes de sa traduction du Théâtre de Kotzebue, une traduction magistrale d'après l'avis si autorisé de Bentkowski (*Historya literatury polskiej*, Warszawa, 1814, t. I p. 549—50). Ce n'est qu'en manuscrit qu'il a laissé une foule d'écrits originaux, qui ne sont pas encore rassemblés. La bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest en possède quatre volumes, qui contiennent des poésies, des romans, du théâtre. Il y a un volume à la bibliothèque de l'Université d'Iassy. Le professeur François Migdałem à Tarnów en Galicie possède un autre volume très-intéressant, plein de détails biographiques, avec des poésies, des lettres et des morceaux satiriques, dont le contenu nous a été communiqué par M. Vladislas Sere-dyński, qui nous écrit, dans une lettre de 1887, que les poésies composées entre les années 1786—1789, quand l'auteur n'avait que 16 à 19 ans, sont surtout très-belles (poetyczne ustępy z tej epoki 1786—1789 są bardzo piękne). Parmi les productions de l'âge plus mûr, M. Sere-dyński admire les observations très-piquantes de Thaddée Hasdeu, écrites en prose et en vers, sur l'état social et politique de la Pologne au commencement de ce siècle, et il le nomme : „homme plein de

bon sens et patriote sincère" (bardzo rozumny człowiek i patryjota szczery).

Comme spécimen de son Œuvre, nous publions ici une Ode et trois fables. Les fables, au nombre de vingt-quatre, ont été dédiées par le poète à son ami le comte Henri Rzewuski. L'Ode a besoin d'une petite explication. Thaddée Hasdeu adorait de bonne foi l'empereur Alexandre I, qui avait d'ailleurs, par son caractère chevaleresque et par ses idées libérales, du moins jusqu'à 1820, gagné beaucoup d'admirateurs même en France. Il le considérait comme le seul émancipateur possible des Roumains et de tous les peuples chrétiens subjugués par les Turcs. Il rêvait sérieusement une confédération balcanique sous les auspices d'Alexandre I „le Béni". Bien qu'élevé en Pologne, né d'une mère Polonaise et devenu presque Polonais, dans cette Ode il nous apparaît tout-à-fait Moldave, non seulement par son patriotisme, mais aussi par une connaissance très-rare alors de l'histoire nationale. Pour lui, Alexandre I et Pierre le Grand ne sont que les continuateurs du roi Jean Sobieski d'une part, de l'autre des princes moldaves Etienne le Grand, Jean le Terrible et Etienne Petriceïco.

D U M A

na powitanie Najiaśniejszego Imperatora wszech Rossyi,
Alexandra Pawłowicza, na uszczęśliwiającym wstępie
Jego w Bessarabią, 1818 r. dnia 26 Aprila.

*Sic assueta tuis semper victoria castris
Nunc quoque se præstet, notaque signa petat.*

Ovid. ad Augustum.

Trzy wieki upłynęły, gdy Rycerz Mołdawy,
Ow Stefan bohaterski, kończąc wielkie sprawy
Wraz z życiem, przewidziałszy swéy Oyczyzny dołę,
I podłą w bissurmańskim haraczu niewolę
Nauczając swe ziomki znieść umysłem dzielnym,

O D E

de bienvenue pour l'auguste empereur de toutes les Russies Alexandre Pawłowicz à son heureuse entrée en Bessarabie, le 26 avril 1818.

Trois siècles se sont écoulés depuis que le paladin de la Moldavie, — cet héroïque Etienne, qui terminait ses grands exploits — en même temps que sa vie, prévoyant le sort de sa patrie — et soucieux que le misérable esclavage sous le tribut musulman — puisse être virilement supporté par ses com-

Wyrzekł pamiętną wróżkę na łożu smiertelnym :

„Bądźcie stałemi w wierze i cierpcie! a zacząćm
 „Bóg oyców waszych tkliwym zlituie sie placzem,
 „I zesze Meża, któren wasze pokolenia
 „Zwróci do dawnych swobod sławy i imienia...“ *)

Trzy wieki słodką wróżkę, za cel swych nadziei
 Maiąc wierny Mołdowan, wyglądał kolei;
 Aż, aż, Bóg zlitowany płaczem rzeszy swoi,
 Dziłną którego Meża prawicę uzbroi,
 Któryby Machometa krusząc znaki harde,

patriotes, — émit sur son lit de mort *) cette mémorable prophétie :

«Soyez constants dans la foi et sachez souffrir! et alors —
 «le Dieu de vos pères, touché et ému par vos pleurs, — vous
 «enverra le grand homme par lequel votre postérité — sera
 «rendue aux anciennes libertés, à la gloire et au renom...»

Pendant trois siècles, cette douce prophétie servait de but
 aux espérances — du loyal Moldave, qui épiait le moment, —
 où Dieu, prenant enfin en pitié les larmes de son peuple — armait
 le bras vaillant d'un héros — pour rabaisser les drapeaux altiers

*) 1504.

I tey nieszczęsnéy ziemi roskuł więzy twarde.

Sławny Iwonia piérwszy rozniosł szczęk oręża; *)

Petryczéy pod Chocinem Tyranów zwycięża; **)

Sobieski, pogróm Porty, swoią ręką świętną

Na Jasskim rynku spałił niewolnicze piętno... ***)

Ale sama niewola została, bo ieszcze

Nie był czas, aby słowa spełniły się wieszcze.

Piotr Wielki, nieśmiertelny Bohatér Pólnocy,

Zaręczył iednowiercóm przywiléy pomocy;

I wspaniale przed światem pokazał iak szczéra

de Mahomet — et briser les dures chaînes de ce malheureux pays.

Le célèbre Prince Ivon *) fit le premier entendre le cliquetis des armes; — puis le Prince Petriceïco vainquit les tyrans à Khotin; **) — puis le roi Sobieski, la terreur de la Porte, de sa main superbe — sur la place publique d'Iassy jeta au feu la marque de l'esclavage; ***) — mais l'esclavage lui-même restait debout, car encore — il n'était pas venu le moment où devait s'accomplir la parole prophétique.

Pierre le Grand, cet immortel héros du Nord, — assura

*) 1572-74. — **) 1673. — ***) 1686.

Chęć w nim była wiernego uczcić Kantemira.
Przybył nad Prut *), lecz mędrzec ustąpił losowi,
Zostawiłszy tor sławy swemu potomkowi.

Alexandrze! Dla ciebie Niebiosa łaskawe
Oswobadzać narody zachowały sławę!
Świat widział i zdumiał się w świętém zachwyceniu,
Iako znikwały burze w twój ręką skinieniu,
Iak ów Orkan stogrzmotny lecący z południa,
Który północ zagroził, smała i wyludnia,
Twoim tchem odcofniony pierszchał i dąsał się,

solennellement aux correligionnaires son aide, — et montra devant le monde, avec magnificence, toute la sincérité — de son vœu de relever le fidèle Cantémir. — Il vint sur le Pruth *); mais le sage dût reculer devant le Destin — pour laisser le chemin de la gloire à son descendant.

O Alexandre! c'est à toi que le ciel favorable — a réservé la gloire d'émanciper les peuples! — Le monde a vu et resta stupéfait dans un saint ravissement — quand les orages disparaissaient au léger mouvement de ta main, et quand cet ouragan à cent

*) 1711.

A na miejscu zkađ wyszedł pękł — i rozsypał się!

Raptem błysnęło słońce promieniem ożywnym,
Całą Europę drzewém zasiało oliwnym,
A na nim zawieszono wawrzynowe krzaki:
Te sławy Bohaterów Rossyiskich poznaki.
Wzniosły się z kurzów Trony i Papów Tyary;
Zdławiony duch chełpliwy wszechwładniczégó mary;
Znękanym ludom dawne zwrócone swobody;
Ieden węzeł połączył Chrystusa narody.

Czyież to dzieła? Panie! któż to zdziłać może?

tonnerres qui s'élança du Midi — pour menacer, brûler et dévaster le Nord — fut écarté par ton souffle; il s'irritait, il se gonflait, mais en vain, — et, revenu à son point de départ, il creva et se dissipa.

Soudain, le soleil brilla d'un rayon vivifiant, — toute l'Europe fut recouverte d'un immense olivier, — sur lequel on suspendit des branches de laurier, — emblèmes glorieux des héros russes. — Les trônes se sont relevés de leurs ruines, et les tiaras papales; l'esprit avide du monstre qui voulait dominer l'univers, fut étouffé; les anciennes libertés furent rendues aux peuples mortifiés; un seul nœud réunit la Chrétienté entière.

A qui, Sire, attribuer cette œuvre? Qui est celui qui aurait

My wierzym co ty wierzysz: są to dzieła Boże!
Ale kto był wybranym od Boga narzędziem?
Choć niechcesz, — że ty iestes, my tak wierzyć będziem!
Przebac, skromny Monarcho! przebac naszéy wierze.
Czuiemy: Bóg dla ciebie zachował przymierze,
Byś zacne ludy wyrwał z pod pogańskiej stopy,
I rozkrzewił mir wieczny dla całej Europy.

Postępuy, Bohaterze! — Oto ten Dniestr szumny,
Co niegdys bronił wstępu, dziś płaszczy grzbiet dumny
Przeniesé swojego zbawcę; a kraiovców głosy
Życzliwym sercem modlą przyiazne Niebiosy:

pu le faire? — Nous croyons comme tu le crois toi: c'est l'œuvre de Dieu! — Mais qui a été l'instrument élu par Dieu? — Bien que tu veilles te cacher, nous croirons toujours que c'est toi! — Monarque modeste, veuille bien pardonner notre croyance. — Nous sentons que c'est à toi que Dieu a réservé cette alliance — par laquelle tu as arraché de vaillants peuples de sous le talon païen — et propagé une paix éternelle dans toute l'Europe.

Avance, héros! Tu vois que ce Dniester bruyant — qui jadis te défendait l'entrée, aujourd'hui aplatit sa croupe orgueilleuse — pour laisser passer son sauveur, tandis que les voix des habitants — d'un cœur dévoué invo-

„Alexander niech żyje! Gałęź Piotra rodu,
 „Zwycięzca Południowy, niech będzie i Wschodu!“

Poyrzy Monarszém na te okolice wzrokiem,
 Które Bóstwo łaskawym tworzyło wyrokiem :
 Na doliny rokoszne, na obfite niwy,
 Na strumyków wilgotnych dla nich nurt szczęśliwy,
 Na wzgórki różnorodne, na tych liczne stada,
 Na nich pasterz z iagnięty radosé zapowiada;
 Na drugich dary Bacha, bluszcze, winogrady,
 I kwiatem owocowym obsypane sady,
 Po których miodopłodne wieszają się roje;

quent les cieux : — «Vive Alexandre! Rameau de Pierre le Grand, — vainqueur du Midi, puisse-t-il être aussi celui de l'Orient!»

Jette, ô Monarque ! un regard sur cette région — que la Divinité a créée par un décret gracieux : — ces délicieuses vallées, ces champs fertiles — qu'arrosent abondamment des ruisseaux humides, — ces collines multiformes, ici, couvertes de nombreux troupeaux — dont les bergers se réjouissent de leurs agneaux, — là, couronnées des dons de Bacchus, des lierres et des vignes, — puis des jardins pleins d'arbres fruitiers qui fleurissent — et sur lesquels sont suspendus des essaims melliflus. — Partout des rivières poisson-

Tu rybne rzeki, stawy, jeziora i zdroie;
Tu ubarwione żywném nasieniem płaszczyny —
Niechlubiąc się że naszéy posada oyczyzny,
Więcéy ieszcze: iak o niéy mówiono przed wiekiem:
Ziemia płynąca miodem i winem i mlekiem!
Lecz niestety! Ta ziemia słodka, uwielbiana,
W więkšzéy swoiey połowie u nog Alkorana.
Ieszcze za Prutem więkšza częś kochanych braci
Czołga się pod haraczem w hańbiącéy postaci,
I wzdychając ku tobie, wskazuie mogiły
Któremi się nad-Dniestrskie pola naiężyły.

neuses, des étangs, des lacs et des sources, — partout des plaines tapissées des blés vivifiants! — Sans nous enorgueillir, puisque c'est notre patrie, — sans exagérer on pourrait dire, comme on disait jadis, — que c'est le pays où court à flots le miel et le vin et le lait! — Mais, hélas! ce pays doux et adoré — dans sa plus grande moitié gît encore aux pieds de l'Alcoran! — Au-delà du Pruth, la majorité de nos chers frères — rampent, humiliés, sous le tribut ottoman — et soupirent vers toi, en te montrant les tumulus dont est hérissée toute la région du Dniéster.

Coż to za pamiętniki odwiecznie sypane?
Jedne były znakami dróg od łotrów znane,
Któremi napadały rozjuszone hordy,
Niosąc w Północ łupiestwo i grabież i mordy.
Drugie są grobem teyże drapieżney nawaly,
Gdzie ich wepchnął Mołdowan broniąc Dniestru skały:
Tam stał dzielny na czatach, zlany krwią i kurzem,
Bedąc często od dziczy Północy przedmurzem!
Inne są świętym składem i ciał i pancerzy
Padłych w obronie kraiu i wiary Rycerzy.
Z tych głos wieszczypada na twe powitanie:
„Nie tu się sława twoich rycerzy zostanie,

Quelle espèce de monuments seraient-elles, ces constructions séculaires? — Les unes, sont des signes par lesquels s'orientaient les brigands — et qui guidaient dans leurs incursions les hordes acharnées — quand elles poussaient vers le nord la dévastation, la rapine et le meurtre. — D'autres, sont des tombeaux de ces invasions rapaces — là où elles ont été repoussées par le Moldave qui, défendant les rochers du Dniéster, — y veillait vaillamment, couvert de sang et de poussière, — souvent le boulevard du Nord contre la barbarie! — D'autres, sont le saint dépôt des corps et des cuirasses — des chevaliers tombés pour la défense de leur patrie et de leur foi, — et dont les ombres te saluent aujourd'hui par cette voix

„Gdyż ugniecionych ludów ci mężni obrońce
„Wytkną Państwu twojemu aż na Wschodzie końce!
„Wtedy sławna Homera z Sokratem oyczynna
„Uczeńszym pieniem wdzięczność i dank Panu przyzna.
„Iuż przedwczesnie zwycięstwo z laurów gałęz zrzyna,
„Z którą Zbawcy wygląda w bramach Konstantyna.
„Tam czeka w świętęj wiary żalobnéj odzieży,
„By Ruskie orły zatknąć na Sofijskiey wieży
„I zawołać: niech żyje! gałęz Piotra rodu,
„Alexander Pólnocy i razem Pan Wschodu!“

prophétique : — «Ce n'est pas ici que déclinera la gloire de
tes guerriers, — qui, braves champions des peuples opprimés, —
vont étendre jusqu'à l'Orient les frontières de ton empire! —
C'est alors que la glorieuse patrie d'Homère et de Socrate —
élèvera à ta louange une plus docte ode de reconnaissance! —
Déjà avant le temps la Victoire coupe une branche de laurier
— pour l'offrir au Sauveur à la porte de ce Constantinople, —
qui attend, en habits de deuil de la sainte religion — pour
arborer les aigles russes sur la tour de la Sainte-Sophie — et
pour retentir du cri de : Vive le descendant de Pierre, — Ale-
xandre, seigneur du Nord et en même temps celui de l'Orient!»

K R U K

Bayka.

Doyrzałszy Kruk iż orzeł trzydziesti dni siedział
 Na iaiach — Chwała Bogu! iużem się dowiedział,
 Sam sobie duma, czemu orzeł tak wysoko
 Buia, i pełen mocy, i bystre ma oko!
 Będeż ia wnet korzystał z tey nowéy nauki! —
 Siedział przez dni trzydziesti. Coż wysiedział? ...kruki.

C O R B E A U

Fable.

Le corbeau ayant remarqué que l'aigle pendant trente jours
 restait — sur sa couvée, «Dieu soit loué! à présent j'ai appris
 enfin — dit-il en lui-même, pourquoi l'aigle peut si haut — pla-
 ner, pourquoi il est plein de force et a le regard pénétrant. —
 Or, je profiterai à l'instant même de cette nouvelle science!» —
 Il couva donc pendant trente jours. Et après? Il lui naquit des
 ...corbeaux.

C Z A P L A

Bayka.

Głodna czapla, lecz łakotna,
 Poszła na ryby ochotna.
 Zrana uyrzała szczupaki,
 Rzekła: pokarm ładajaki.
 W południe widzi karasie:
 Niech się niemi kto chce pasie!
 A kiedy tak wszród ieżiora
 Czeka Czapla do wieczora,
 Głodna gdy niema szczupaka
 Połknęła nakoniec ... raka!

L E H É R O N

Fable.

Un héron affamé, mais gourmet — alla à la chasse de poissons. — Le matin, il vit des brochets, — mais il se dit: chétive nourriture! — A midi, il voit des corassins. — «A d'autres un pareil morceau!» — Et pendant qu'ainsi, au milieu de l'étang — le héron attendait jusqu'au soir, — n'en pouvant plus de faim et ne trouvant même un brochet, — il avala enfin une ... écrevisse.

S Ł O W I K

Bayka.

Słowiczek rzecze Skowronku ranny:

Temu się wzbiasz do gury

By był na ziemi niezrozumiany

Głos twój iękliwo-ponury.

Waszég oddaie to wiedzy,

Poeci — gorne koledzy!

R O S S I G N O L

Fable.

Un matin le rossignolet dit à l'alouette : — « Oh ! je sais bien pourquoi tu t'élances si haut. — C'est pour que la terre ne puisse pas distinguer — ta voix geignante et lugubre ».

Je le communique à vous, ô poètes ! mes collègues qui planez trop haut.



II.

ALEXANDRE HASDEU

(Александръ Гиждеу)

Alexandre Hasdeu naquit en 1811. Son père Thaddée qui admirait alors le grand Bonaparte, donna à son fils deux noms de baptême : Alexandre-Napoléon. Très-jeune, Alexandre Hasdeu termina brillamment ses études à la Faculté de Droit de Kharcoff et s'y fit couronner

en même temps par la Faculté des Lettres pour une étude „De l'influence des lois de l'empereur Alexandre I sur l'instruction et les mœurs des Russes“ (1830), et par la Faculté des Sciences pour une dissertation sur la nutrition des plantes (1831). Il avait une égale aptitude pour le droit, l'histoire, la philosophie, la linguistique, les sciences naturelles et les mathématiques. Il connaissait à fond les deux langues classiques, le roumain, le russe, le polonais, le tchèque, le ruthénien, l'allemand, le français, l'italien, le néo-grec et l'espagnol. Son érudition était immense. Par contre, il n'avait aucun goût pour la musique et le dessin; il n'aimait pas le théâtre; et les rêves de chevalerie, les batailles et les dangers qu'avait aimés son père, ne l'ont jamais tenté.

Il commença à se faire connaître par ses écrits dès l'âge de 18 ans; mais c'est à l'âge de 26 ans qu'il prononça à Khotin son discours „Sur l'ancienne gloire de la Moldavie“, qui rendit son nom cher à tous les Roumains. En France, Félix Colson, dans son excellent ouvrage „De l'état présent et de l'avenir des principautés de Moldavie et de Valachie“ (Paris, 1839, p. 26), consacre plusieurs pages à ce „discours prononcé le 27 juillet „1837, dans l'école départementale de Hottin en Bessarabie; il est adressé aux Russes et aux Moldaves, qui,

„après avoir terminé leurs cours dans cette ville, ont
 „passé au gymnase de la même province, à Kicheneff,
 „par Alexandre Hyždeu, noble moldave, éphore de cette
 „école et membre de plusieurs sociétés savantes. Nous
 „allons extraire textuellement les articles les plus sail-
 „lants de ce discours; c'est tout ce que nous avons de
 „mieux à faire pour donner une idée juste de l'antique
 „gloire de la Moldavie...“

En 1840, M. Kogalniceano disait dans la *Dacia litte-
 rara* (t. 1 p. 480): „Jusqu'à présent M. A. Hasdeu nous
 „est connu seulement par son superbe discours sur l'an-
 „cienne gloire de la Moldavie; mais son activité ne se
 „borne pas là. Bien qu'en russe, il a écrit beaucoup et
 „de belles choses, consacrées presque exclusivement à sa
 „patrie. Il a déjà publié dans le *Messenger de l'Europe*
 „(Вѣстникъ Европы) de 1830: 1^o Chansons historiques de
 „la Moldavie, 2^o. Légende du Voïévode Douka; dans la
 „*Rumeur (Молва)* de 1834: 1^o. Une légende sur le Voïé-
 „vode Petriceïco, 2^o. Un jugement à la Serdarie d'Orheï,
 „3^o. Pensées moldaves; dans le *Télescope (Телескопъ)*:
 „1^o. Sur les littérateurs de la Bessarabie, 1834, 2^o. Chan-
 „sons populaires de la Moldavie au point de vue histo-
 „rique, 1833, 3^o. Lettre sur l'importance de la langue
 „roumaine pour l'étude de l'histoire russe; dans le Bul-

„letin de la Société agronomique d'Odessa : 1°. Lettre à „M. Alexandre Stourdza sur l'économie agricole de la „Bessarabie, 2°. Hélène, fille d'Etienne le Grand. En „outre, M. A. Hasdeu a composé une Flore de la Mol- „davie, en russe et en roumain, non publiée encore, et „il travaille à un Dictionnaire roumain-russe“.

Outre les études citées par M. Kogalniceano, Alexandre Hasdeu avait écrit en allemand l'ouvrage philosophique intitulé: „Gregor Skoworoda's Lebenswandel und Wirkungskreis, oder historisch-kritische Würdigung seiner Schriften, als Beitrag zu einer Geschichte der slavischen Volksweisheit, in Briefen an J. J. Görres“, dont le résumé a été publié en russe dans le *Télescope* 1835 t. XXVI; et un autre travail philosophique en russe: „Le problème de notre temps“ (Задача нашего времени), 1842, resté en manuscrit.

Déjà vieux, il a publié, ou plutôt il a laissé publier son seul écrit en roumain: „Le règne de l'Albanais (Domnia Arnăutuluï, Bucarest 1872), une nouvelle historique où l'auteur déploie toutes les ressources d'une riche imagination, dans le même genre que les nouvelles de Constantin Negruzzi et de M. Odobesco. Mais l'avocat avait depuis longtemps tué en lui l'écrivain. Certes, il achetait continuellement des livres, il

lisait toujours, il n'oubliait jamais rien de ce qu'il avait une fois lu, mais l'étude méthodique a été mise de côté et les Muses se sont envolées devant la casuistique. Le patriotisme roumain persistait seul. En 1866, il a reçu avec enthousiasme l'appel de l'Académie Roumaine de venir à Bucarest; mais on avait créé des obstacles à son départ de Bessarabie. Ce fut un coup de foudre pour Alexandre Hasdeu. Désespéré de ne pas pouvoir mourir en Roumanie, il a renoncé au barreau, à la vie publique, à tout; il s'est enseveli à la campagne et a tourné son esprit vers la religion. Les derniers travaux de cette belle et vaste intelligence sont des hymnes et des oraisons. C'est ainsi qu'il s'éteignit en 1874, à l'âge de 63 ans.

En 1836 Alexandre Hasdeu avait épousé Elisabeth Dauksza, fille d'un noble lithuanien et nièce du général russe Bistram, mais née d'une mère Moldave. Elle mourut très jeune en 1848, en laissant deux enfants : Bogdan-Thaddée, né en 1838, père de Julie Hasdeu, et Nicolas, né en 1840, peintre, mort à l'âge de 20 ans.

L'histoire était l'étude de prédilection d'Alexandre Hasdeu. Dans ses recherches il allait toujours directement aux sources et aux textes originaux. Mais la note pa-

triotique poussée jusqu'au chauvinisme, chez lui comme chez tous les Roumains de son époque — Lauriano en Transylvanie, Mourgo en Banat, Assaky et Séoulesco en Moldavie, Héliade en Valachie — viciait quelquefois la direction. C'est ainsi que, à la Macpherson et à la Mérimée, il mystifia les Russes par des prétendues chansons populaires roumaines et par des chroniques moldaves imaginaires; c'est ainsi que dans son célèbre discours il intercale certains faits problématiques ou non-avérés. Il répétait souvent le vers du Tasse :

Per la fe, per la patria, il tutto lice...

Il rappelait journallement à ses enfants, que l'ancienne devise nobiliaire de la famille Hasdeu est: „Pro fide et patria“. C'est beau comme vie pratique, mais non comme histoire; c'est beau surtout dans ces moments décisifs où une nationalité a besoin d'être énergiquement réveillée après un long engourdissement, mais alors même c'est l'affaire du poète, et non pas de l'historien.

Et il était poète, lui précisément, ce dont personne ne se doutait, car Alexandre Hasdeu n'a jamais publié ni même annoncé aucune poésie, bien qu'il en écrivit des centaines, mais toutes en russe et — sauf deux ou

trois exceptions — toutes sur la Moldavie, de sorte que par leur sujet elles ne pouvaient guère intéresser les Russes, tandis que par leur langue elles ne pouvaient pas être comprises par les Roumains. Il suffit de mentionner un volume entier de ses „Sonnets moldaves“ (Молдавские сонеты). Le sonnet, le tercet, le triolet, la canzone, étaient les formes favorites de sa versification, dont l'harmonie est quelquefois presque italienne. Il les écrivait pour lui-même, comme on soupire pour soi-même, sans le vouloir, presque sans le savoir.

Nous donnons ici quelques spécimens de cette Muse méconnue et étouffée.

ПОСВЯЩЕНІЕ

При свѣтѣ чужбины,
 Работаю я
 Родныя картины
 И кистью чужбины.
 Вы, братья-Ромыны,
 Простите меня :
 Вѣдь сдѣтства, чужбины
 Воспитанникъ я!

*

Но въ мірѣ чужбины
 Ктожь будетъ судья
 Ромынской картины?
 Изъ дальней чужбины,

D É D I C A S E

A la lumière de l'étranger — je travaille — aux tableaux de ma patrie — avec le pinceau de l'étranger. — Vous, frères Roumains, — pardonnez-moi, — car dès l'enfance, c'est à l'étranger — que j'ai été élevé.

Mais dans le monde de l'étranger — qui est celui qui pourrait être juge — des tableaux roumains? — Bien que je viens de

Вы, братья-Ромыны,
Примите меня :
Вѣдь критикъ чужбины —
Пристрастный судья!

*

Лишь кистью чужбины
Работаю я ;
Но краски картины
Не взяты съ чужбины.
Вы, братья-Ромыны,
Любите меня :
И въ мірѣ чужбины,
Всѣжъ вѣренъ вамъ я !

1836.

loin, de l'étranger, — vous, frères Roumains, — acceptez-moi, —
car le critique de l'étranger — est un mauvais juge !

Ce n'est qu'avec le pinceau de l'étranger — que je travaille,
— mais les couleurs du tableau — ne sont pas tirées de
l'étranger ! — Vous, frères Roumains, aimez-moi, — car dans
le monde même de l'étranger — je vous suis resté bien fidèle !

ПѢСНЬ О МОЛДАВИИ

Tu mihi propositum, tu mihi semper opus.

Ovid., Fast. IV, 8.

Что-жъ поёшь всё про одно,
Про Молдавію святую?
Право, скучно и смѣшно
Слушать пѣсни про одно.
Лучше поѣ любовь, вино,
Карты, юность удалую,
Чѣмъ всё то же, всё одно,
Всё Молдавію святую!

*

CHANSON SUR LA MOLDAVIE

A quoi bon chanter toujours le même, — toujours la sainte Moldavie? — Vraiment, c'est ennuyant et drôle — d'entendre toujours le même motif! — Chante plutôt l'amour, le vin, — les cartes, la pétillante jeunesse, — que toujours le même et le même, — toujours la sainte Moldavie!

Да, пою я всё одно :
Мнѣ отчизною святою
Вдохновеніе дано
Недробимое, одно,
И смѣнять его грѣшно
Своевольною мечтою !
Вотъ я и пою одно
Сердца пѣснiю святою.

*

Да, пою я всё одно,
Звуки-жъ пѣсни новы, свѣжи.
Ты видалъ-ли Прута дно,
Неизмѣнное, одно,

Oui, je chante toujours le même, — car la sainte patrie — m'a donné une inspiration — indivisible et unique, — et ce serait un sacrilège — de la remplacer par un rêve arbitraire, — voilà pourquoi je chante toujours le même, — la sainte chanson de mon cœur.

Oui, je chante toujours le même, — mais les sons de la chanson sont neufs et frais. — As-tu vu le lit du Pruth — indivisible et unique — sous le courant qui roule par dessus ?

Какъ струю катить оно?
Воды, волны въ немъ не тѣ-же;
Хоть теченье вѣкъ одно:
Воды новы, волны свѣжи!

— Ses eaux, ses ondes ne sont pas les mêmes, — bien que le même soit leur cours éternel: — les eaux se renouvellent, — les ondes sont toujours fraîches.

ОТРЫВОКЪ ИЗЪ КАРТИНЫ

Случилось ли вамъ ночью поздней и темной
 Сидѣть одиноко въ лачугѣ укромной,
 Тревожно взирая средь общей тиши
 Тяжелую думой печальной души
 На робкій полусвѣтъ, чертой серебристой
 Сквозь оконъ вѣтшающихъ наволокъ мгlistый
 На стѣнкѣ наброшенный грустной луной,
 Какъ бѣлый галунь на доскѣ гробовой?

Миѣ дорогъ посланникъ таинственной ночи.
 Пусть смерти предверіе видятъ въ немъ очи,

FRAGMENT D'UN TABLEAU

Vous est-il jamais arrivé, tard dans la nuit ténébreuse, —
 d'être assis seul dans une chaumière isolée, — contemplant
 inquiet, au milieu du silence général, — par la lourde pensée
 de votre âme mélancolique, — la timide lueur qui, comme un
 trait argenté, — à travers le voile grésillin des fenêtres déla-
 brées, — est projetée sur le mur par la triste lune, — ainsi
 qu'un galon blanc sur la planche du cercueil?

J'aime bien ce messenger de la nuit mystérieuse. — Que

Пусть горькимъ предчувствіемъ ноетъ душа
 Сознанья разумнаго голосъ глуша, —
 Привыкъ я искать утѣшенья въ печали,
 И съ мыслью могильной меня обвѣнчали
 Веселыя пѣсни несносныхъ гостей
 У ложа живучей кончины моей!

Вамъ страшно... Надежя исполнены силой,
 Къ чему намъ заранѣ бредить могилою?
 И лишь бы отъ горя вниманье отвлечь,
 Вы дерзко готовитесь свѣчку зажечь.
 Зажгите, и свѣтъ разольется игривый,
 И спрячется странникъ луны, молчаливый

m'importe si l'œil semble y voir le présage de la mort! —
 Que m'importe si un amer pressentiment trouble mon âme, — en
 étouffant la voix de l'esprit qui raisonne! — Je suis habitué à
 chercher ma consolation dans la tristesse, — et avec la pensée du
 tombeau je suis fiancé — par les gaies chansons que fredonnent
 des hôtes insupportables — près du grabat de mon agonie vivace!
 Vous avez peur!.. Pleins de l'élan de l'espérance, à quoi
 bon rêver d'avance le tombeau? — Et rien que pour écarter
 l'angoisse, — vous êtes prêts, insolemment, à allumer la bougie.
 — Allumez-la! et une lumière pétillante va se répandre, — et
 il se cachera, ce voyageur de la lune, taciturne — comme le

Какъ гроба молчанье, какъ жизни отходъ,
 Какъ тѣней усопшихъ нѣмой хороводъ.

Вотъ свѣтъ протянулся по дымной лачугѣ;
 Но мрачная дума опять на досугѣ
 Крадется и шепчетъ сквозь шумъ тишины:
 Намъ страшень былъ мертвый полусвѣтъ луны,
 И воли мгновенной достаточно было
 Чтобъ выгнать предтечу туманной могилы...
 Природы полусвѣтъ, увы, для меня
 Пожаръ не замѣнитъ свѣчнаго огня!

silence du caveau mortuaire, comme le départ de la vie, —
 comme la danse muette des ombres des trépassés.

Voilà donc que la lumière s'est étendue dans la chaumière
 enfumée; — mais la sombre pensée de nouveau, à loisir, —
 se tapit et chuchotte à travers le bruit du silence: — quoi!
 elle nous effrayait, la demi-lumière moribonde de la lune, — et
 il nous a suffi d'un vouloir momentané — pour chasser ce pré-
 curseur du tombeau brumeux... — Oh non! pour moi, hélas!
 une demi-lumière de la Nature — est bien plus claire que ne
 saurait l'être un incendie des bougies!

МОЛДОВА НКЪ

Терцины

*Non si pareggi a lei, qual più s'apprezza,
In qualch'etade, in qualche strani lidi...*

Petrarca.

Землячка! Ты милѣй всѣхъ дѣвъ;
Но Богъ и свѣтъ тебя оставилъ.
Твоей красы ничей нагѣвъ
Еще куплетомъ не поздравилъ.
Чемъ навлекла ты общій гнѣвъ,
Что даже свой тебя не славилъ?

Анакреонъ для дѣвъ Эллады
Срывалъ парнасскіе цвѣты.

TERCETS DÉDIÉS À LA MOLDAVE

O ma compatriote! Tu es plus douce que toutes les vierges — mais Dieu et le monde t'ont oubliée. — Ta beauté n'a pu trouver un poète — qui la saluat avec un couplet. — Qu'as-tu donc fait pour t'attirer cette colère générale, — si grande que les tiens même ne te célèbrent pas?

Anacréon pour les vierges de l'Héllade — cueillait de

За взглядъ любви, за мигъ награды,
 Имъ Пиндаръ посвящалъ мечты.
 И дѣвы — пѣснямъ были рады,
 Пѣвцы — привѣту красоты.

Римлянокъ, въ счастья пѣль Катуллъ
 И Кальвъ, Проперцій сладострастный
 И цѣломудренный Тибуллъ;
 Страдая пѣль Назонъ несчастный.
 И вѣчень — ихъ элегій гуль,
 И вѣчень — Рима польъ прекрасный.

Превознесли надъ цѣлымъ свѣтомъ
 Итали гордыхъ дочерей

fleurs sur le Parnasse; — pour un regard d'amour, pour un moment de grâce, — Pindare leur dédiait ses rêveries. — Et les vierges jouissaient de ces chants, — et les poètes jouissaient de l'accueil de la beauté.

Les Romaines ont été chantées par l'heureux Catulle — et par Calve, par le voluptueux Properce, — et par le chaste Tibulle; — souffrant, les chantait aussi le malheureux Ovide. Et l'écho de leurs élégies est éternel; éternel est le beau-sexe de Rome.

Au-dessus de tout le monde ont été élevées — les fières vierges

Октавой Дантъ, Петраркъ сонетомъ.
 Подъ небомъ этихъ счастья фей
 Поэтъ вѣтаетъ за поэтомъ
 И счетъ поэтамъ — счетъ психей!

Вилъ трубадуръ златой вѣнецъ
 Для благородныхъ Французанокъ,
 А жонглеръ, скоморохъ-пѣвецъ,
 Насвистывалъ для ихъ служанокъ;
 Дель-Падронъ пѣлъ, пѣлъ Гермигецъ
 Красу Иbero-дузитанокъ.

Во мракъ сѣверной природы
 Сіяла радуга любви,

de l'Italie — par l'octave du Dante et par le sonnet de Pétrarque. — Sous le ciel de ces fées fortunées — poète plane après poète — et le nombre des poètes est égal à celui des psychés.

Le troubadour entrelaçait des couronnes d'or — pour les nobles Françaises, — tandis que le jongleur, chanteur de foire, — fredonnait pour leurs soubrettes. — Del Padron et Hermiguez chantaient — la beauté des Espagnoles et des Portugaises.

Au milieu des ténèbres de la nature septentrionale — il ne brillait alors que l'arc-en-ciel d'amour, — et le minnesinger,

И миннезенгеръ громомъ оды
Гремѣлъ честь дѣвѣ своей земли.
И пѣснямъ — вѣрили народы,
И дѣвы — краше все цвѣли.

Христонулъ счастья звѣзду
Видалъ въ глазахъ своей Ромейки.
Облекъ въ воклузскую мечту
Кишфалудъ ликъ своей Венгерки.
Баки Османки красоту
Чтилъ выше прелестей Зюлейки.

Са'ади для дѣвѣ-розъ Шираза
Низалъ жемчугъ газелей вдаръ.

armé du foudre de l'ode, — grondait là les louanges des vierges de son pays; — et les peuples prêtaient foi aux chansons, — et les vierges fleurissaient de plus en plus.

Christopoulos, en cherchant l'étoile du bonheur, — ne la trouvait que dans les yeux de sa Româïque; — les rêves de la Fontaine de Vaucluse furent imités — par Kisfaludy pour y envelopper les traits de sa Hongroise. — Baki mettait la beauté de la Turquie — au-dessus des charmes de Zuleïka.

Saadi, pour les vierges-roses de son Chiraz — enfilait en présent les perles de ses gazels: — ainsi que le sentier qui

Какъ караваны слѣдъ оаза,
 Арабокъ слѣдъ ловилъ Антаръ.
 Владъ Руставеля, Тшакрухадза,
 Грузинокъ славить Сазандаръ.

Адамъ Мицкѣвичъ дѣвъ Литвы,
 Падура Запорожь родную,
 А Бенедиктовъ дѣвъ Москвы,
 А Тегнеръ Шведку молодую...
 Забыли лишъ одну пѣвцы:
 Мою землячку дорогую!

У насъ гостилъ поэтъ великій,
 Здѣсь всё ему счастливо шло.

mène à un oasis, — les vierges de l'Arabie étaient suivies par Antar; — célébrées jadis par Roustwel et Tsachruchadsé, — les Géorgiennes le sont à présent par Sazandar.

Adam Miçkiewicz chante les vierges de la Lithuanie; — Padurra, celles de l'Ukraine; — Benediktoff — celles de Moscou, — et Tégner la jeune Suédoise!.. — Il n'y a qu'une seule qui ait été oubliée par les poètes, — et c'est ma compatriote chérie!

Un grand poète *) a bien séjourné chez nous, — et tout lui

*) Pouchkine, exilé en Bessarabie.

Хоть край нашъ, говорятъ, и дикій,
 Мы лавръ нашли; его чело
 Украсили дѣвъ нашихъ лики.
 О, сколько-жъ ихъ предъ нимъ цвѣло!

Кажись, любилъ онъ нашихъ дѣвъ;
 Но пѣлъ Калмычекъ и Цыганокъ,
 И неоставленъ имъ напѣвъ,
 Хотя-бъ одинъ, въ честь Молдованокъ.
 Любилъ, знать, больше бурный ревъ
 И хоръ неистовый бакханокъ!

Землячка! Ты всѣхъ дѣвъ милѣе,
 А для тебя поэта нѣтъ...

allait à merveille. — Malgré la prétendue sauvagerie de notre pays, — nous avons trouvé du laurier, pour que son front — en fût couronné par nos vierges. — Et que de vierges, mon Dieu, fleurissaient devant lui!

Il les aimait, paraît-il; — mais il ne chantait que les Kalmouques et les Bohémiennes, — sans avoir laissé un vers, — un seul vers en l'honneur de la Moldave. — Certes, il préférait les cris orageux — et le chœur effréné des bacchantes!

O compatriote! Tu es plus douce que toutes les vierges! —

Когда-бъ мой грифель былъ смѣлѣе,
Я срисовалъ-бы твой портретъ;
И врядь съ Венерой въ галереѣ
Портретъ твой помѣстилъ-бы свѣтъ!

et pourtant il n'y a pas de poète pour toi. — Si mon crayon
était moins timide, — je prendrais sur moi de dessiner ton
portrait, — et alors, dans une galerie, c'est à côté de Vénus
— qu'il serait placé par le monde!

НАРОДНАЯ РОМЫНСКАЯ ПѢСНЬ

За чѣмъ ты, Русанда, не сводишь глазъ черныхъ
 Съ Кодряна Кегечскихъ лѣсовъ?
 За чѣмъ ты, Русанда, улыбкою страсти
 Играешь на алыхъ устахъ?
 За чѣмъ ты, Русанда, и грудь открываешь,
 Грудь бѣлую, лебеда грудь?

Напрасно, Русанда, не сводишь глазъ черныхъ
 Съ Кодряна Кегечскихъ лѣсовъ!
 Напрасно, Русанда, улыбкою страсти
 Играешь на алыхъ устахъ!

CHANSON POPULAIRE ROUMAINE

Pourquoi, ô Roxande! fixes-tu ainsi tes yeux noirs — sur
 le hédouque de la forêt de Keghetsch? — Pourquoi, ô Roxande!
 ton sourire passionné — joue-t-il sur tes lèvres vermeilles? —
 Pourquoi encore, ô Roxande! découvres-tu ton sein, — ton sein
 blanc comme celui d'un cygne?

C'est en vain, ô Roxande! que tu fixes ainsi tes yeux noirs
 — sur le hédouque de la forêt de Keghetsch! — C'est en vain,
 ô Roxande! que ton sourire passionné — joue sur tes lèvres

Напрасно, Русанда, и грудь открываешь,
Грудь бѣлую, лебеда грудь!

Люблю я цвѣтъ черный : цвѣтъ пороха черный,
Цвѣтъ черный соженныхъ домовъ.
Люблю я цвѣтъ алый : цвѣтъ пламени алый,
Какъ вспыхнетъ изъ дула ружья.
Люблю я цвѣтъ бѣлый : цвѣтъ савана бѣлый
На трупѣ убитыхъ враговъ.

1833.

vermeilles ! — C'est toujours en vain, ô Roxande ! que tu découvres ton sein, ton sein blanc comme celui d'un cygne !

J'aime la couleur noire : c'est la couleur noire de la poudre, — la couleur noire des maisons brûlées. — J'aime la couleur vermeille : c'est la couleur vermeille de la flamme, — quand elle jaillit d'un canon de fusil. — J'aime la couleur blanche : c'est la couleur blanche du linceul — sur les cadavres de mes ennemis tués.

РОМЫНСКОЕ СЕМЯ

*Nothwendig ist die Zeit, — sie muss erscheinen;
Sie ist gewiss, wie die Allmächt'ger Weisheit.*

M. Beer, Struensee V, 9.

Что съ насъ будетъ? знаетъ Богъ.
Но не даромъ отъ упадка,
Подъ ударами тревогъ,
Спасъ отчизну нашу Богъ!
Нашъ народъ еще не могъ
Развернуться: мы загадка.
Что съ насъ будетъ? знаетъ Богъ,
Спасшій край нашъ отъ упадка.

Всё цвѣтетъ своей порой.

GERME ROUMAIN

Qu'allons nous devenir? Dieu le sait; — mais ce n'est pas en vain que de la chute, — sous les coups des alarmes, — Dieu a sauvé notre patrie! — Notre nation n'a pas encore pu — prendre son essor: nous sommes une énigme. — Qu'allons nous devenir? Dieu le sait, — Lui qui a sauvé notre pays de la chute.

Tout fleurit dans sa propre saison. — C'est ainsi que nous aurons aussi notre temps! — Et alors est-ce comme une rose

Такъ прійдетъ и наше время!
Мы ли розой дорогой
Зацвѣтемъ своей порою,
Иль фіялкою простой
Разовьемъ судьбины семя?
Разгадается порою.
Подождите : будетъ время!

1837.

chère — que nous fleurirons dans la saison? — ou bien est-ce
comme une simple violette — que nous développerons le germe
prédestiné? — La saison le fera connaître. — Attendez! tout
vient avec le temps.



Revenons au point de départ de cet Appendice.

Julie Hasdeu hérita également de ses trois ascendants son aptitude générale pour la poésie, son penchant pour la philosophie idéaliste et sa facilité pour les langues ; mais son goût spécial pour le théâtre, elle l'a dû seulement à son père et à son bisaïeul, de même que son caractère enjoué et sa pointe satirique.

Son amour pour la chevalerie, probablement aussi sa sincérité et son mépris pour l'affectation, elle l'a hérité surtout de son bisaïeul ; et c'est uniquement de lui qu'elle a reçu son talent pour la peinture et pour la musique, deux arts pour lesquels son père et son grand-père avaient eu une sorte d'incapacité invincible, tandis que, par contre, ils aimaient les recherches historiques

et philologiques, que Julie Hasdeu, aussi bien que son bisaïeul, trouvait trop arides.

Enfin, quant à la physionomie, elle l'avait tout entière de son bisaïeul : la même figure ronde, les mêmes yeux et sourcils, les mêmes lèvres, le même nez, la même expression de beaucoup de bonté unie à beaucoup de fermeté ; il n'y a que le front qui est commun à tous les ascendants. Par la couleur châtain des cheveux et des yeux, elle ressemblait à son père et à son bisaïeul en même temps, car son grand-père les avait eus noirs.

Il faut ajouter, en dernier lieu, que les trois générations ascendantes féminines connues : la mère de Julie Hasdeu, la grand'mère et les deux bisaïeules du côté paternel, toutes remarquablement belles et très-intelligentes, n'offrent aucun point de ressemblance spécifique.





TABLE

	Pages
PRÉFACE.	
LETTRE DE M. EM. BOUTROUX	IX
LOUIS LEGER :	
UN POÈTE FRANÇAIS EN ROUMANIE	XIII
DERNIERE LETTRE DE JULIE HASDEU	XXVIII
I. CHEVALERIE.	
VERS LE PASSÉ (1886)	3
LE VŒU D'AGNÈS SOREL (1885)	6
LE PAUVRE PAGE (1885)	9
CHANSON DU BRAVE ARCHER (1885)	12
MARGUERITE D'ÉCOSSE (1887)	14

	Pages
PÉTRARQUE À LAURE (1885)	16
LE BON VIEUX TEMPS (1886)	19
AU CHEVALIER INFIDÈLE (1886)	23
CHIMÈNE (1887)	26
PAGE ENDORMI (1887)	29
LA FIANCÉE DE ROLAND (1885)	35
LE JOYEUX MÉNESTREL (1885)	38
JEAN D'ARC (1887)	42
LE SOUHAIT D'UNE VILAINÉ (1885)	45
LE PAUVRE ROI FOL (1884)	49
SIRVENTE (1885)	51
AMOUR FIDÈLE (1885)	54
LE MINNESINGER ET LA CHÂTELAINÉ (1886)	56
A QUOI PENSIEZ-VOUS? (1886)	61
AYMER (1886)	63
LA FIANCÉ DU CROISÉ (1886)	67
UNE CHÂTELAINÉ (1886)	77
ÊTRE AIMÉE ! (1886)	79
LE LAI DES MARGUERITES (1885)	81
LE CHEVALIER ET LA MORT (1887)	86
CID BIVAR (1885)	93
LA PRISONIÈRE (1885)	95
SIX SOEURS	97
IL EST PARTI ! (1885)	100

	Pages
LE CAVALIER NOCTURNE (1887)	102
LA VIERGE AU MANTEAU (1885)	106
MARTHE ET MARIE (1885)	108
PARIS D'ANTAN (1887)	110

II. CONFIDENCES.

QUINZE ANS (1885)	117
NE ME DÉFENDS PAS DE PLEURER (1886)	122
LA ROSE AU VASE (1886)	124
ROSE FLÉTRIE (1885)	126
AMOUR MATERNEL (1886)	128
MON DIEU ! (1885)	131
SUR UN ALBUM (1884)	133
A CE PAPIER (1886)	135
DÉCOURAGEMENT (1886)	137
POURQUOI J'É L'AIME (1886)	139
PERFIDE (1886)	141
MARS (1886)	143
CREDO (1886)	145
A CELLE QUE J'AIME (1885)	147
ENCORE À ELLE (1886)	149
POURQUOI JE SUIS GAÏE (1886)	151
A FLORICA (1886)	154

	Pages
DÉDAIN (1886)	156
LASSITUDE (1887)	159
DÉGOÛT (1886)	162
IL EST PASSÉ (1887)	164
INVOCATION	166
TRISTESSE (1887)	168
PATRIE (1886)	171
A LA PATRIE	173
SÉPARATION (1886)	175
JOURS D'ANGOISSE (1887)	179

III. CANEVAS.

CHRISTINE	185
LILAS BLANC	188
FRAISES MÛRES	190
CHEVREFEUILLE	192
LE BERGER ROUMAIN	196
BERGER ET BERGÈRE	200
ALBA	204
LA LUNE	209

	Pages
UN AUTOGRAPHE	215
—	
APPENDICE.	
ATAVISME	223
AUTOGRAPHIE COMPARÉE	229
THADDÉE HASDEU	233
ALEXANDRE HASDEU	255



VERIFICAT
2017

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
2007



VERIFICAT
2017

VERIFICAT
1987

V